PER
R-382
Ex 2
15

REVUE DOMINICAINE

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier, Québec

COURS DU JOUR

Examen d'admission :
le 28 août 1945 à 9 heures a. m.

COURS DU SOIR

Inscriptions à compter du 26 septembre
Ouverture des cours :
Le 10 octobre 1945 à 7 heures p. m.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

BILODEAU Limitée
ENTREPRENEURS
Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.
J. IGN. BILODEAU
PRÉS. ET GÉRANT
TÉL. 2-1143 — 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.
J. LABELLE

Tél. 8216 — Diplomé General Motors
J. S. Ruelland
CARROSSIER
Réparations d'Automobiles et de Rembourage
Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.
Spécialité:—
Peinturage Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.
2, Christophe Colomb, — Québec, P.Q.

HOMMAGES DE
M. J. O'BRIEN
Spécialités pour Bâtisses et Constructions
Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories Canada Ltd., Canadian Cork Co., Ltd., K. V. Gardner Ltd.
Tél. 5992 — 13, rue d'Aiguillon — Québec, P. Q.

TÉLÉPHONE : 4-2473
LA CIE HUBERT MOISAN
ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC
SERVICE D'AMBULANCE
297, RUE ST-JOSEPH — QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (tél. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)
MATHIEU & SYLVAIN
ENTREPRENEURS
44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

Mlle FERNANDE DEROUIN
RELIURE "ARTISANAT"
TRAVAIL CONSCIENCIEUX ET GARANTI
923 EST, DORCHESTER — MONTRÉAL - 24

TÉL. 6070
Arthur Cloutier et Fils Enrg.
DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS
#
252, D'AIGUILLON — QUÉBEC

CHARLAND ET BERNARD Ltée
Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux
Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile
Fabrication de réservoirs
Angle 1ère Avenue et 4ème Rue — Tél. 4-2772 — Québec

CASAVANT FRÈRES Ltée
FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.
ÉTABLIE EN 1880

O. PICARD & FILS INC.
Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé
Gérant : J.-C. LACHANCE
78, ST-AUGUSTIN — Tél. 2-1239 — QUEBEC

TÉL. HARBOUR 3377
GASCON & PARANT
ARCHITECTES
934 EST, SAINTE-CATHERINE — MONTRÉAL

Machineries de buanderie
Glacière électrique
Moteurs
Ustensiles de cuisine
Chauffage
Air climatisé
Ventilation
Brûleur à l'huile MAZOUT

LANGLAIS & FRÈRE ENRG.
(Chauffage & Ventilation Ltée)
152, de la Couronne Téléphone : 2-8224
Q U É B E C
Foyers hydrauliques JONES (stoker)
Foyers mécaniques FAIRBANKS MORSE
FAMEUX POÊLES THERMOS

Equipement d'hôpitaux
Pompe
Fours mignolets
Fournaise
Compresseur
Machinerie diverse
Brûleur à l'huile légère

tél.. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal
LES PRODUITS MADELON ENRG.
EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE . RHUMATISME .

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS
ÉCRIVEZ-NOUS OU TÉLÉPHONEZ À BE. 3984
La Photogravure Nationale Limitée
282 OUEST, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY • MONTREAL

PRÊTS
Les demandes de prêts de tous ceux qui peuvent assurer le remboursement dans un délai raisonnable reçoivent toujours à nos succursales ce bon accueil qui est une tradition dans cette banque.
LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Encouragez nos annonceurs

Compliments de
DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs
245, avenue McDOUGALL Outremont, P. Q. Tél. CRescent 4183

Gouttes nasales **PRIVINE**
pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau
COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — MONTRÉAL

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 - P.M
Dr P. del Vecchio
SPÉCIALITÉ:
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME
TÉL.: FA. 1895
900 e/t. Sherbrooke

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE
est à vos ordres pour toutes vos opérations de banque et de placement.
•
ST-HYACINTHE, P. Q.

Tél. FItzroy 8585
COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
•
MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.
5565 Chemin de la Côte St-Paul Montréal

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée
(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)
La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : $8 600 000.00
Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine Montréal

Ch.-Auguste Gascon, Prés.
J.-Ed. Jeannotte, Vice-Prés.
J.-Art. Tremblay, Sec.

TÉL. FRONTENAC 3186*
LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE LIMITED
2565 CHAMBLY MONTRÉAL

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS
SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872
QUÉBEC: 104 ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881
SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS.
TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH, MONTRÉAL

TÉL. 2-9411
KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE
67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.
PAUL-E. BRAZEAU

Deuxième édition — Sixième mille

Jésus passait...

par Ernest PALLASCIO-MORIN

240 pages – 4 hors-texte

PRIX : $1.25

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL-28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Bonnes adresses à consulter

ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal
Talbot, René Ltée, 205, St-Paul .... Québec, P. Q.

ARTICLES RELIGIEUX :
Imperial Novelty Mfg. Co. Ltd., 389 o., St-Paul, HA. 4946, Mtl.

ARCHITECTES :
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal
Samson, Paul-E., 180, St-Jean, Tél. 4-2163 .... Québec, P. Q.

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MT.
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... Québec

ARTICLES DE SPORT :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES :
Bernardin Frères, 1285, Visitation, Tél. CHerrier 3195, Montréal

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... Québec

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE
Siège social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 .... Québec

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 .... Québec

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VALCARTIER, STE-FOYE, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 .... Québec

AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :
Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 .... Québec

AVOCATS :
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 .... Québec
Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 .... Montréal
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

BANQUES :
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BEURRE D'ÉRABLE :
Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,
51 ouest, Laurier, Tél. DOllard 2433, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX :
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :
Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BONBONS EN GROS :
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, prop.
83, Sault-au-Matelot, Tél. 4-1167, Québec

BOUCHERS :
Savard, Roméo, 252½, St-Olivier, Tél. 2-4283 .... Québec, P. Q.

BOUCHERS, ÉPICIERS : QUÉBEC MARINE GROCERS :
Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505 .... Québec

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec

BUANDERIES :
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal
Langlais & Frère Enrg., 152, de la Couronne, Tél. 2-8224, Québec

CAFÉ - THÉ - CONFITURES :
J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHAPEAUX :
Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
Syndicat National du Combustible, 67, Buade,
Tél. 7111, Québec, P. Q.
The Canadian Import Co. Ld., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec

CHARBON & HUILE :
Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578, Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :
Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHAUSSURES :
Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P.Q.

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

COLLÈGE VERSAILLES :
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :
Compliments d'un ami : C. et G. .... Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : C. N. E.
Compliments d'un ami : J. E. S.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.
W. A. Baker, Palais de Justice .... Montréal

CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun

CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES :
Succession Delphe Maranda, 818½, St-Vallier,
Tél. 2-3808, Québec, P. Q.

CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :
Mademoiselle Enrg., 89, Cartier, Tél. 5522 .... Québec
Salon Elégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543 .... Québec

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 .... Québec

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
Frs Letarte, Prés., **L.-A. Pedneault,** Vice-Prés.
La Corporation de Prêts de Québec,
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 .... Québec

CRÈME GLACÉE :
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 .... Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :
Bouchard, J. & Fils, 54—5e rue, Tél. 4-1113 .... Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, Tél. DO. 2950 .... Montréal
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF :
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... Québec

EAU DE JAVELLE :
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec

ENTREPRENEURS :
Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 .... Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179 .... Québec
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 .... Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 .... Québec

ÉPICIERS-BOUCHERS :
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

Bonnes adresses à consulter

ÉPICERIES EN GROS :
D'Aoust, P. Ltée, 11, York .... Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal
Letellier, J.-B.-É. Enrg., 112,Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :
Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

FERRONNERIE D'ART :
Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... Trois-Rivières

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070 .... Québec

HABITS ET MERCERIES :
Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

IMMEUBLES :
Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322 .... Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :
Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 .... Québec

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :
Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.
Fabricant des « Antalgines » contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630 .... Québec

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :
5375,avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. EL. 4677 .... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa

LIQUEURS DOUCES :
Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891 .... Québec

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :
Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... Québec
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 .... Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :
Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P.Q.

MARCHAND DE FOURRURES :
Zicat, Lauréat, Enrg., 28, chemin Sainte-Foye, Tél. 9627, Québec

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :
Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HArbour 7630 .... Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 .... Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 .... Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 .... Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :
Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 .... Montréal

NETTOYEURS, BUANDERIE :
Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 .... Québec, P. Q.

NOTAIRES :
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest Notre-Dame,
Tél. WE 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 .... St-Hyacinthe

PHARMACIENS :
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... Québec

PHARMACIENS EN GROS :
Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 .... Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :
Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 .... Québec

PIERRE :
Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 .... Québec

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 .... Québec
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :
Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700 .... Québec

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594 .... Québec

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal
Queen Mary Hard. Ltd., 5323 Queen Mary Rd., *EL. 1129, Mtl.

TAXIS (DEMANDEZ TOUJOURS) :
Taxis Red Diamond de Luxe, Tél. 8123 .... Québec, P. Q.

TERRA COTTA :
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :
St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

USTENSILES DE CUISINE — ALUMINIUM :
Waterless Kitchen Equipment Reg'd,
286, St-Joseph, Tél. 5355, Québec, P. Q.

VALEURS DE PLACEMENT :
Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

VIANDES EN GROS (FRAÎCHES ET FUMÉES) :
Marché de Québec Enrg., 26-28,1ère rue, Tél. 2-2016 .... Québec

VIOLON (COURS THÉORIQUES) :
Talbot, J. Robert, 255, Fraser, Tél. 5244 .... Québec

Sommaire

Septembre 1945

René Picher, O. P. : *Les commandos du bon Dieu*

L'auteur, missionnaire au Brésil, évoque l'héroïsme de ceux qui ont tout quitté : parents, amis, patrie, pour que d'autres voient la Vérité et la reconnaissent. Obscurs moissonneurs, ils se risquent là où personne autre n'oserait passer. Tel un commando !

Gérard Bergeron : *Les deux guerres mondiales*

Rechercher les ressemblances et les dissemblances entre la guerre de 1914 et celle de 1939 est le but poursuivi dans cet article. Historiquement, on trouve une solidarité entre ces deux actes d'un seul et même drame. Sur le même théâtre apparaissent d'autres figurants dans un décor nouveau et plus terrifiant, mais c'est la même vie toujours pleine d'intrigues qui se continue. Croyez-le ou non : *la plus sérieuse et la plus décisive des guerres est peut-être celle qu'on fait quand on ne se bat pas.*

E.-L. Van Becelære, O. P. : *De Vladimir le Grand à Staline*

Verrons-nous un jour la réconciliation des quelques 150 millions de russes « orthodoxes » avec leurs frères latins ? Du côté des populations elles-mêmes aucune difficulté ne paraît insurmontable si les autorités ecclésiastiques qu'elles reconnaissent leur donnent le mot d'ordre. Mais ces autorités si fières de leur autonomie feront-elles ce pas ? Là est la question. Un nouveau Constantin est toujours possible.

A.-M. Richer, O. P. : *Ce que devient l'idée de Dieu*

Elle disparaît graduellement même de ceux qui ont pour mission d'enseigner la Vérité. La grande nuit est près de nous si les « sages » ferment les yeux à la lumière dont Dieu est la source.

Louise Mireault : *Plaidoyer pour la jeunesse*

Est-il vrai que les jeunes entrent dans la grande vie sans avoir été préalablement préparés, par une éducation réaliste, aux risques qui les attendent ? Notre jeune auteur plaide coupable...

Arcade-M. Monette, O. P. : *De la durée à l'éternité*

« Le Père, tout en organisant le Ciel, a fait de l'éternité immobile et une, cette image éternelle... cette chose que nous appelons le Temps ».

Le sens des faits

Albert Lacroix : « Son Exc. Mgr Roy, O. F. M. ».

Guy Sylvestre : « Projections ».

Marcel Lacoursière : « Sur Péguy ».

M.-A. Lamarche, O. P. : « Consultations théologiques ».

Sommaire

Septembre 1945 (suite)

L'esprit des livres

R. P. Marie-Antoine Roy, O. F. M. : « L'état de grâce » *(A. Papillon, O. P.).*
R. P. Michel Doran, O. P. : « L'Action Catholique, Nature et Structure » *(Albert Lacroix).*
Berthelot Brunet : « Les Hypocrites » *(André Diotte).*
Abbé A. Martin : « Le Mariage. Précis théologique et canonique » *(A. Papillon, O. P.).*
Abbé Albert Tessier : « C'est l'aviron qui nous mène » *(Jacques Boileau).*
Gérard Filteau : « L'épopée de Shawinigan » *(Albert Lacroix).*
X. : « Pour mieux servir Dieu » *(Criticus).*
Albert Feuillerat : « Baudelaire et sa mère » *(A. Saint-Pierre, O. P.).*
Rosario Lesieur, P. S. S. : « Elementa Sacræ Liturgiæ » *(A. Papillon, O. P.).*
R. P. André Legault, C. S. C. : « Le Père Moreau » *(André Diotte).*
Pierre Baillargeon : « Les médisances de Claude Perrin » *(Jacques Boileau).*
Madeleine Grandbois : « Maria de l'hospice » *(André Diotte).*
André J. Krzesinski : « National Cultures, Nazism and the Church ».
André J. Krzesinski : « Religion of Nazi Germany ».
André J. Krzesinski : « Nazi Germany's Foreign Policy » *(Regis McNeely).*
Jean de la Bruyère : « Les caractères » *(Albert Lacroix).*
Frère Léon : « Formation religieuse et méthodes actives ».
Frère Léon : « Hors des sentiers battus » *(Claude Clément).*
Vieux Doc : « En guettant les Ours » *(M.-M. Veilleux, O. P.).*
Germaine Guévremont : « Le survenant » *(A. Saint-Pierre, O. P.).*
Pierre Benoît : « Le Sentier couvert » *(A. Saint-Pierre, O. P.).*
Pierre Daviault : « Histoires, légendes, destin » *(André Diotte).*
Alphonse Désilets : « Le miracle de St-Damien » *(Jacques Boileau).*
Abbé Emile Lambert : « Causons, mes amis, causons » *(Albert Lacroix).*
Louis Rougier : « Les accords Pétain-Churchill » *(André Diotte).*
R. P. Prosper Baudot, S. J. : « Le bréviaire des vies souffrantes » *(A. Papillon, O. P.).*
R. P. Raoul Plus, S. J. : « Comment toujours prier » *(Albert Lacroix).*
R. P. Raoul Plus, S. J : « Comment bien prier » *(Albert Lacroix).*
R. P. François Charmot, S. J. : « Présence mariale » *(A. Papillon, O. P.).*
J. Guibert, P. S. S. : « Le caractère » *(André Diotte).*
Béatrice Clément : « Sainte Bernadette de Lourdes » *(Jacques Boileau).*
Hélène Iswolsky : « Au temps de la lumière » *(A. Papillon, O. P.).*
Emma Calvé : « Sous tous les cieux, j'ai chanté » *(André Diotte).*
Pierre Mac Orlan : « Le quai des brumes » *(Jacques Boileau).*
Paul Jourde : « Chitalpur, terre du passé » *(Jacques Boileau).*
E. Aubert de la Rüe : « Saint-Pierre et Miquelon » *(Yves Filfe).*
Walter Lippmann : « La politique étrangère des Etats-Unis » *(André Diotte).*
Raymond Aron : « L'homme contre les tyrans » *(Jacques Boileau).*
Georges Gurvitch : « La déclaration des droits sociaux » *(Jacques Boileau).*
Yves Simon : « Par delà l'expérience du désespoir » *(André Diotte)*
Jacques Maritain : « Principes d'une politique humaniste » *(Yves Filfe).*
François Mauriac : « Le fleuve de feu » *(Jacques Boileau).*
Edgar Poë : « Histoires extraordinaires » *(Jacques Boileau).*
Ernest Hello : « L'homme » *(André Diotte).*
Mario Duliani : « Deux heures de fou rire » *(André Diotte).*
Réal Benoît : « Nézon » *(André Diotte).*
Pierre Brodin : « Loti » *(André Diotte).*

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Volume LI **Tome II** **Septembre 1945**

Les Commandos du bon Dieu

Devant le portrait de ma « p'tite » sœur perdue là-bas, dans les montagnes de l'Afrique, je méditais, un soir de juin. Il faisait froid et il pleuvait. J'étais triste comme un albatros blessé. Je me pris alors à rêver à ceux qui vivent en beauté, et les figures des Petites Sœurs Blanches, et celles de ces autres missionnaires dans les solitudes du Pôle, et les traits exténués de mes frères en saint Dominique, si longtemps prisonniers au Japon, me repassaient devant la mémoire. De les chanter dans toute la sincérité de mon âme, de crier aux âmes jeunes qui ces lignes peut-être liront, combien sont grandes ces vies-là, j'ai cru que je me sentirais un peu moins loin d'elles, un peu moins petit.

Les Commandos... Nous devrons au moins à la seconde guerre mondiale de nous avoir révélé l'existence de ces héros obscurs, de ces paladins du 20ème siècle... Les tâches faciles, ce n'est pas pour eux. On ne les a pas soumis à cet entraînement terrible pour les envoyer se battre à distance, à l'abri, derrière des tranchées ou des lignes invulnérables. C'est comme si l'héroïsme de ces jeunes ne voulait pas d'une gloire dont les journaux parleraient. Là où d'autres ne peuvent pas passer, c'est leur objectif. Là où ça ne débarque pas, ils débarquent. Au nez des mitrailleuses qui les déciment. Perceurs de brèches, ils ouvrent de leurs corps la route où passera le gros de l'armée. Ce ne sont pas de beaux soldats galonnés, aux bottes toujours vernis, au langage de demoiselles, servants

de messe et chanteurs de cantiques. Je ne me les représente pas ainsi. Ils ne croient qu'à l'essentiel, se battre comme des sauvages, et peut-être mourir, en courant un beau risque, mais payer de leur vie la gloire des autres et la joie des autres... Si Péguy avait eu 20 ans en 1940, il me semble qu'il se serait enrôlé commando...

Un jour, au cinéma, l'on nous montrait des nouvelles de Saïpan, là où les commandos américains, les « marines », ont écrit une des plus bouleversantes pages d'histoire. J'ai vu un de ces « marines » — et tout le jour il s'était colleté avec la mort — seul, dans un « fox-hole ». Barbe longue, figure sale, casque et habits couverts de boue. Il était là, assis et triste. Soudain, il sortit une guimbarde de sa poche et se mit à jouer « Home Sweet Home ». On voyait des larmes, de belles larmes d'homme lui tomber des yeux... La fiancée, l'épouse, ou peut-être surtout la vieille maman, il les revoyait là-bas... et il jouait toujours. J'ai cru voir un lion avec un cœur d'enfant... Et quand ils ont notre foi, ils doivent prier la Vierge, le soir, comme des tout petits.

Commandos, « marines », fusiliers, au jour de la Victoire, sur les boulevards couverts de rameaux, de lauriers et de roses, s'est-on souvenu de vous, les soldats du don total, à qui les victorieux doivent d'avoir connu le triomphe...

* * *

Il y a aussi les Commandos du bon Dieu... Ç'avait été des jeunes de 18 ou 20 ans... Les rêves de cet âge-là, ils avaient eu le droit de les former. Ils les avaient formés. Un grand nombre d'entre eux auraient pu briller plus tard dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde. Ils y auraient brillé mieux que la plupart. Ils avaient un cœur de jeune, un cœur bouillant. Ils étaient capables d'un bel amour. Ce n'était pas mal à eux non plus d'évoquer, à certaines heures, une petite maison jolie, bien à eux, une épaule où le soir reposer une tête trop lourde... des bambins qui, la journée finie, vous sautent sur les genoux, en criant :

maman, papa... Non, ce n'était pas mal à eux de rêver à toutes ces choses.

Mais, un bon jour, sur la route de leur jeune existence, ils ont rencontré Quelqu'un qui les a regardés, anxieux... « Et toi ?... Et toi, passeras-tu comme les autres, comme tant d'autres, sans me voir ? Regarde comme la moisson est grande... Des champs et des champs à perte de vue qui vont se perdre. Personne ne veut venir. Tout seul, même moi ton Dieu, j'ai voulu n'être pas capable de tout moissonner... J'ai voulu avoir besoin de toi... Si tu savais comme il en est passé, qui ne m'ont même pas regardé... ou qui, m'ayant regardé, ont continué. Vois, des petits enfants qui jamais ne connaîtront de bonheur, des âmes jeunes et belles comme la tienne, qui se meurent de ne rien comprendre à la vie... Des millions et des millions d'aveugles... et toi, tu aurais pour eux le secret de la lumière, du soleil, de la joie... Je te l'ai donné de ma vie, ce secret-là, et ils y avaient droit autant que toi. Laisse à d'autres les tâches faciles. J'en trouverai toujours pour ça. Veux-tu aller là où d'autres n'oseraient pas se risquer ? Veux-tu être mon Commando ? J'ai pensé à toi avant que le monde n'existât... j'ai espéré cela de toi, j'ai compté sur toi... »

C'est tout cela et infiniment plus qu'ils lisaient dans les beaux yeux tristes de l'Autre qui les regardait anxieux. Et peu à peu, quelque chose s'est mis à leur serrer la gorge, à leur voiler les yeux, ç'a été trop fort... ils se sont jetés à genoux, le front dans Ses deux mains...

Ils sont partis. Ils sont partis, avec dans l'âme un amour fou du pays qu'ils laissaient, des êtres qu'ils aiment toujours comme pas un. Ils sont partis... parce que l'autre Amour était plus fort...

On ne parle plus d'eux. On ne s'en souvient plus. Seule, une vieille maman égrène, comme les Ave d'un Rosaire, les heures de la journée, dans leur souvenir. Seuls, de grandes sœurs ou des frérots n'oublient pas... Et puis, à leur côté, il y a la Vierge. Le long de leur chemin de Croix, elle reste là, toujours, leur donnant la force de tenir bon, de donner à d'autres cette joie, que, sans eux, ils n'auraient jamais connue...

« Il n'y a pas de plus grand amour... » Quelqu'un qui avait dit ces paroles, mourut à 33 ans pour les prouver. Ce fut presque tout simple

pour les Commandos du bon Dieu de Lui donner leur vie en retour. « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » leur demandait-Il, quand le monde leur souriait... Avec le sang de leur cœur, ils ont répondu : oui.

Nous n'avons que l'encre de nos pauvres plumes pour les chanter. « Ils sont le jour dont nous sommes le soir et peut-être la nuit ». Mes frères qui mourez de faim dans votre prison, et toi petite sœur bien-aimée, avec tes négrillons ignorants et pouilleux, vous me paraissez si grands... si grands... que je n'aurais certes pas le courage de vous baiser les pieds.

Brésil

René Picher, O. P.

Les deux guerres mondiales

La majorité des soldats qui firent la Grande Guerre n'étaient pas des vieillards, au début de celle-ci. Plusieurs d'entre eux revêtirent un uniforme neuf, mais non ignoré. Les fils, qui naquirent d'eux pendant la guerre ou les quelque sept ou huit années subséquentes, endossèrent aussi une tunique à peine retouchée et guère dissemblable de la défroque glorieuse de leur père. Ils se souvenaient avoir demandé qu'on l'étalât devant eux, un soir qu'un *retour du front*, ou une veuve endeuillée, leur avait conté, dans de grands livres illustrés, des « *histoires* de la Grande Guerre ». On s'était rendu à leur juvénile désir avec une fierté qui ne pouvait s'empêcher d'être tragique. Tout cela était baigné dans une atmosphère de légende, comme quelque chose de déjà lointain qui ne pouvait plus recommencer.

Mais avant même d'avoir atteint l'âge par lequel on est un homme, ils se virent, avec une responsabilité d'homme, subitement jetés dans un monde point fait pour eux, ni par eux ; dans un monde où, encore étrangers, il leur faudrait paraître familiers, porteurs d'un message et, aussi, d'armes pour qu'il puisse être entendu. Il fallait tout recommencer, parce que rien n'avait été achevé, n'avait été utile. On avait à recommencer une autre guerre. La tâche était de terminer une guerre interrompue. Le long *armistice*, qui la scindait en deux, couvrait à peine la durée d'une très courte génération. Henri Massis écrivait, il y a quelques années, son livre : *La Guerre de Trente Ans — Destin d'un Age* (1909-1913). Aux toutes premières pages, cette phrase : « *... la plus sérieuse et la plus décisive des guerres est peut-être celle qu'on fait quand on ne se bat pas* ». Le monde l'a appris depuis, mais un peu tard. Historiquement, la génération de l'entre-deux-guerres pouvait être effacée : ni progression, ni régression, ni même continuité, mais solidarité, allant jusqu'à l'identité presque complète, de cette génération avec celle qui la précédait.

Quand il jouira d'un recul bienfaisant et indispensable, l'historien futur ne manquera pas de signaler fortement que les années 1919 à 1938 ne constituent pas de véritable solution de continuité historique. Le traité de paix n'aura marqué qu'un intermède entre deux dates d'un drame, repris vingt ans plus tard, sur une scène beaucoup plus vaste, par des acteurs nouveaux dans des rôles anciens. Mais les interventions d'un *deus ex machina* se succéderont maintenant plus nombreuses et plus imprévisibles de l'une à l'autre. La comparaison soutenue est moins recherchée qu'on pense : ce qui fait le fond du drame sera demeuré à peu près identiquement le même, ou plus précisément : l'intrigue de l'action aura continué à se dérouler d'après son rythme dramatique normal, ce qui n'exclut pas les rebondissements ou les renversements de situation.

Si, vues à travers cette optique très générale et involontairement émouvante, les deux guerres mondiales présentent de tels caractères communs au point qu'il faille les considérer comme deux *étapes* d'une *seule et même guerre*, il ne faut pas pousser l'assimilation trop loin. Ce qui pourrait être perspicacité et sagesse historique pourrait bien n'être plus que fantaisie et procédés littéraires. S'il y regarde d'un peu près, l'historien futur verra que la guerre de 1939 — ou le deuxième acte du drame — présente plusieurs différences, sinon capitales, du moins nullement négligeables, avec celle de 1914. Pour reprendre la comparaison de tout à l'heure : aura changé ce qui est accessoire au théâtre : la grandeur de la scène, la personnalité des acteurs, la facilité technique de la mise en scène, etc...

Le caractère d'universalité de la Guerre Mondiale numéo II sera, en effet, beaucoup plus affirmé. Surgiront aussi des hommes nouveaux au service d'idéologies nouvelles qui, elles-mêmes, auront pris racine dans un nouveau terrain social et politique. Le perfectionnement technique, qui aura été vertigineux en vingt ans et aura dépassé, toutes proportions gardées, l'avancement scientifique de plusieurs siècles, se sera mis au service de l'œuvre de destruction. En stratégie et en l'art du commandement, les conceptions militaires seront bouleversées par les nou-

veaux et parfois inattendus instruments qu'il aura mis à pied d'œuvre. Toutes ces nouveautés d'ordres idéologique et scientifique ne manqueront pas d'imprimer à l'histoire de la guerre de 1939 des caractères différents et, en certains cas, tout à fait inédits. Et l'historien qui viendra après nous devrait trouver un grand intérêt à confronter sous divers aspects les deux *épisodes* de ce grand drame de la conscience mondiale. C'est ce que, par une anticipation nettement téméraire, nous voudrions tenter ici [1].

* * *

L'Allemagne, au centre géographique de l'Europe, ou mieux : la Prusse, au cœur politique de l'Allemagne, fut, de Frédéric le Grand jusqu'à Bismarck, la grande menace de l'Europe. Avec Guillaume II et surtout Hitler, elle devint une menace mondiale. L'esprit prussien, personnifié par un état-major que l'élément junker monopolisait, soufflait à l'Allemagne enfin unifiée des rêves d'expansionnisme illimité. Venue trop tard comme nation dans un monde déjà trop colonisé, il lui fallait à tout prix reprendre le temps perdu. Il y allait de sa propre conservation ; et conservation, en Allemagne, signifie expansion. Cet esprit prussien a ses serviteurs et pontifes qui ne sont pas tous Prussiens. Ainsi les Hohenzollerns sont d'origine souabe ; Scharnhorst est Hanovrien ; Stein est Rhénan (comme son contemporain : Metternich) ; Hitler est Autrichien. Mais tous, Prussiens d'origines ou non, entretiennent cet esprit fait de rêves d'expansion grandiose, de domination violente, d'immoralisme politique.

Sans même se douter qu'ils donnent dans le cynisme, ils nient ou ignorent les principes fondamentaux de morale politique, que les nations occidentales, même en les violant, ont toujours reconnus : ceux de justice, de souveraineté, de liberté, etc... Leur concept du droit est, sur ce point,

1. Bien entendu, il ne s'agit pas d'établir quoi que ce soit de définitif. Le recul nécessaire, le manque d'éléments de solution, les cadres forcément restreints d'un article de revue nous obligent à un but plus simple et plus modeste. En ne nous bornant qu'à des généralités — sans pour cela être vague — nous voudrions montrer l'histoire des deux guerres sous un double aspect *synthétique* et *antithétique*.

révélateur. Hitler et Rosenberg n'innovent pas quand le premier déclare : « *Lorsqu'on poursuit certains buts, les opposants doivent être exterminés...* » et que le second précise : « *Le droit est purement l'expression des exigences du sang* ». Car bien avant les théoriciens du National-Socialisme, la philosophie allemande, celle du devenir pur en métaphysique, s'est toujours caractérisée, dans un paradoxe qui ne laisse pas de déconcerter un esprit occidental, par un immoralisme foncier dès qu'elle s'appliquait à la morale politique. C'est Hegel qui affirme qu'« *entre deux pays, il n'y a qu'une loi : le droit du plus fort* ». C'est aussi Fichte [1], premier théoricien du racisme, qui écrit : « *Le germanisme possède une supériorité intrinsèque sur toute autre forme de civilisation : c'est l'ordre éternel des choses qui le veut ainsi. L'Allemand doit gouverner la terre* ». Il n'y manque plus que la surhumanité nietzchéenne, et nous avons l'essentiel du National-Socialisme.

Ce qu'on pourrait appeler cette *philosophie prussienne* (ou ce *prussianisme philosophique*) ne fut jamais que vaine littérature. L'Allemand pense en vue de l'action. Qu'on se rappelle le « *Im Anfang war die Tat* » (Au commencement était l'Action) de Gœthe. Voilà un blasphème bien allemand. Mais, pour le Prussien, l'action par excellence, c'est l'action militaire. « *Tout bon Prussien est né en uniforme* », répétait à satiété Bismarck.

L'Allemagne des dernières cent années s'est incarnée en trois hommes : Bismarck, Guillaume II et Hitler. C'est en eux que la pensée politico-philosophique d'Allemagne trouva ses plus fidèles praticiens. Dans chacun des volets de ce tryptique où se dessinent à traits forts chacune de ces figures centrales, l'arrière-plan laisse voir, à peine estompées, les figures des ancêtres : Frédéric le Grand, son père : le Roi-Sergent, le Grand Electeur, et celle, encore plus lointaine, de Frédéric Barberousse. A ce tableau, conviendrait pour titre la définition que Mirabeau donnait de la Prusse : « *Une armée qui s'est emparée d'un*

1. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler que Fichte mourut en 1814, une année avant le Congrès de Vienne ; et Hegel, en 1831, soit plus d'un siècle avant l'avènement de l'Hitlérisme.

Etat ». Un Mirabeau contemporain continuerait : « *Quand l'armée se fut emparée de l'Etat, l'Etat voulut s'emparer de vingt autres Etats ; quand l'Etat se fut emparé des vingt autres Etats qui formèrent la Grande Allemagne, l'Allemagne voulut s'emparer de l'Europe et, par là, dominer le monde* ». Voilà, dans une forme stéréotypée, les grandes lignes de force de l'histoire de l'Allemagne jusqu'à Adolf Hitler. Mais l'Allemagne, en voulant brûler la dernière étape, échoua à deux reprises différentes : et la honte de 1945, infiniment plus grande, s'ajoutera à celle de 1918. Double faillite d'une même hantise.

* * *

L'armée prussienne avait unifié l'Allemagne en 1871. C'était l'œuvre de Bismarck. Peu après l'avènement de Guillaume II, Bismarck fut répudié. Le maintien de l'unité allemande n'était pas, aux yeux du jeune Hohenzollern, une œuvre digne de son génie. Il lui fallait davantage, et Bismarck faisait vieux jeu. 1864, 1866, 1870, 1871 étaient des dates de l'histoire prussienne. Guillaume II voulait marquer le point de départ de la véritable histoire allemande ; Hitler la reprendra exactement où l'Empire l'avait laissée après l'avortement de 1918. De Guillaume II à Hitler, la filiation politique est directe.

Le *Nazisme* est une création d'Hitler ; mais le *Germanisme*, dont il n'est que l'expression poussée à son degré d'exaspération maximum lui est bien antérieur. En bon Hohenzollern, Guillaume II se souvient du Saint-Empire. Il en veut la reconstitution sur des bases élargies. L'Autriche-Hongrie, où règnent les Habsbourgs et qui cherche le moment propice de répéter la fable « Le Loup et l'Agneau » avec la Serbie, lui servira de *brillant second*. Mariage de l'impérialisme jeune et de l'ambition sénile. L'Italie, instable, se laisse entraîner (puisque sa situation de grande puissance la force à opter malgré elle) dans son sillage. La Triplice est formée.

S'y oppose un bloc défensif : la Triple Entente, formée de la Russie, l'Angleterre, la France. Triple Entente et Triple Alliance ne se forment

pas sans heurt ; et des défections affaibliront chacun des opposants dès la guerre déclarée. L'Italie, qui n'aime guère la politique de François-Joseph dans les Balkans, se déclare neutre, puis, finalement, passe dans le camp opposé. La Russie impériale, en proie à la Révolution, doit tôt terminer, par une capitulation honteuse, une guerre impopulaire. Mais l'Entente Cordiale, malgré les manigances du Kaiser, reste solide avant et pendant la guerre ; et l'alliance Allemagne-Autriche, ou plutôt Hohenzollern-Habsbourg, l'est aussi.

Hitler est à la tête d'une Allemagne beaucoup plus forte que celle de Guillaume II. L'ancien Empire Austro-Hongrois avait trouvé son arrêt de mort à Versailles. Hitler, par son coup d'état de l'Anchluss, refaisait, *mutatis mutandis*, une nouvelle confédération germanique. Dans l'ancienne capitale de François-Joseph, gouvernait maintenant le *Statthalter* du *pays* d'Autriche. Le noyau du puissant empire central n'était plus qu'un des *pays* [1] de la plus Grande Allemagne, à l'égal de la Saxe, de la Prusse, du Wurtemberg, de la Bavière, etc... Les autres petits pays, édifiés sur les ruines du vieil Empire des Habsbourgs se virent dans l'alternative ou d'entrer dans sa sphère d'influence effective ou d'être absorbés de force. Dix ans avant l'Allemagne, l'Italie s'était donné pour maître un dictateur. Grand lecteur de Machiavel et de Sorel, Mussolini y avait établi un gouvernement totalitaire tout en y laissant subsister une monarchie représentative. Hitler l'avait pris pour modèle et maître. Sans se contenter de relever une Italie décadente, Mussolini voulut se donner l'enivrement des antiques Césars. Il conquit la Libye, l'Ethiopie, et, en une circonstance assez peu honorable, l'Albanie. Le fiasco de son plan pour la formation d'un Bloc Latin méditerranéen, les sanctions portées contre son pays lors de la conquête de l'Ethiopie, la méfiance amplement méritée que lui portaient les puissances non dictatoriales l'avaient fait se ranger dans le camp opposé aux démocraties. En dépit des oppositions ethniques, culturelles, traditionnelles, l'Axe Rome-Berlin était formé. Il devint bientôt l'Axe Rome-Berlin-Tokyo. Le Japon, déjà en

1. Non plus les *Etats* de la République de Weimar.

guerre avec la Chine, veut établir la suprématie des hommes jaunes en Asie. Des gouvernements militaristes s'étaient succédé qui avaient donné à la politique nippone de fortes tendances impérialistes. Elles ne pouvaient que contrarier la politique des pays qui, comme l'Angleterre, la France, les Etats-Unis, y avaient de précieux intérêts, et qu'une longue tradition maritime et coloniale avaient habitués à les estimer inaliénables.

En face de ces puissances, la France et l'Angleterre, qui, en dépit des évidences contraires, croient obstinément à la paix, tergiversent, perdent l'initiative de la politique étrangère, répondent à des coups de force par des demandes de conciliation ou par des notes comminatoires dont elles savent n'être pas en mesure de remplir les obligations. Les Etats-Unis n'étaient pas encore gagnés à l'interventionnisme militaire : il faudra Pearl-Harbor, comme, en 1917, il avait fallu des torpillages répétés de ses navires. La Russie est une énigme pour les deux camps. On espère bien dans celui des démocraties que les idéologies nazie et communiste en viendront à se heurter, et que la seule menace orientale qui puisse inquiéter Hitler le contienne assez longtemps pour compenser leur état d'impréparation générale. En attendant, à la stupéfaction universelle, Molotov et Ribbentrop signent les accords d'août 1939.

Tels sont les blocs des grandes puissances qui s'apprêtent à s'affronter au début des deux guerres mondiales. En 1914, aux alliés de l'est s'opposent deux vieux empires ; en 1939, deux jeunes dictatures : signe des temps [1]. L'alignement Allemagne-Autriche-Hongrie-Italie de 1914 est le même en 1939 [2]. L'Italie, membre de la Triplice, est d'abord neutre, puis déclare la guerre à ses anciens alliés ; neutre aussi en 1939, elle déclare la guerre aux côtés de l'Allemagne quelques mois plus tard, est battue, se donne un gouvernement anti-fasciste qui, finalement, coopère avec les Alliés. Mais, dans les deux guerres, le rôle qu'elle a joué est à peu près nul. L'alignement France-Angleterre-Russie-Etats-Unis de la précédente guerre ne se reconstituera, dans cette guerre,

1. Cette opposition sera davantage marquée dans la deuxième partie de cet article.
2. L'Autriche absorbée en 1938, et la Hongrie gagnée par l'amiral Horthy à la politique hitlérienne.

qu'une fois les hostilités engagées. La Russie ne passe du côté des Alliés qu'en juin 1941, alors qu'elle est attaquée par Hitler. Pearl-Harbor jettera les Etats-Unis dans le conflit quelques mois plus tard. La contribution américaine compensera la défection hâtive de la France, comme, en 1917, elle avait compensé celle de la Russie : en ces deux occasions, son intervention aura été le signal d'un ressaisissement général allié. Seul, le Japon, allié secondaire en 1914, est ennemi d'importance en cette guerre, et encore sur un théâtre d'opérations non européen.

Mais ce qui est désormais acquis à l'Histoire, c'est qu'en 1939, comme en 1914, l'âme de l'agression fut l'Allemagne, comme l'âme de la résistance fut l'union France-Angleterre. Un autre fait ressort aussi: les politiques italienne et russe furent, sous des régimes dictatoriaux dans cette guerre, aussi vacillantes qu'en l'autre guerre sous des régimes monarchiques. Et deux fois en 25 ans, les jeunes Etats-Unis, par renversement de la doctrine Monroë, seront intervenus dans les affaires de la vieille Europe pour contribuer de leur poids énorme, à faire pencher du côté des nations démocratiques le sort des armes.

* * *

Mais les similitudes frappantes des deux guerres ne s'arrêtent pas aux causes générales du conflit et aux forces en présence. Il n'est jusqu'aux prodromes politiques des quelques années précédant les deux guerres qui offrent plus d'une analogie intéressante. La rouerie politique du Hohenzollern fantasque ne sera dépassée que par celle du plébéien arrivé. Même gigantesque bluff organisé ; même absence de scrupule en politique extérieure, servie par une propagande insidieuse ; mêmes intimidations auxquelles il faut bien ajouter le rejet des responsabilités les plus évidentes ; mêmes manquements à la parole donnée et aux traités. Depuis Bismarck, cela est devenu une constante de la politique allemande.

Le Führer avait en grand les qualités et les défauts du Kaiser. Il raconte dans *Mein Kampf* ce qui fut le déclic de sa vocation militaire :

« Fouillant dans la bibliothèque paternelle, je tombai sur divers livres militaires, parmi lesquels une édition populaire de la guerre franco-allemande de 1870... J'en fis bientôt ma lecture favorite. Rapidement *la grande guerre héroïque prit la première place dans mes préoccupations morales. Depuis lors, je butinai de plus en plus tout ce qui se rapportait à la guerre et à l'état militaire...* » La parenté prussienne du petit Autrichien apparaissait déjà. Plus loin, il raconte : « Pour la première fois de ma vie — à onze ans — je me rangeai dans l'opposition. Si mon père était tenace pour mener à bien les plans qu'il avait conçus, *son fils n'était pas moins obstiné à s'opposer à une idée qui ne lui présageait rien de bon* ». Cette volonté implacable dans la poursuite du but recherché fut, avec ses extraordinaires dons de tribun, la principale cause des succès d'Hitler. Dans sa jeunesse, le futur Guillaume II ne montra pas une moins farouche détermination. A San-Remo, Mme Zirio lui demande :

— « Votre Altesse me permet-elle de lui dire : Au revoir, futur Empereur ?

— Certainement, fut la réponse du Prince impérial. Mais, vous savez, moi, *lorsque je serai Empereur, eh ! bien, je serai Empereur !* »

Plus tard, à Potsdam, il confie à Théodore Roosevelt : « Un Kaiser n'a pas d'amis. *Un Kaiser ne doit faire que des dupes* ». Mais le Führer le dépasse encore en duplicité. Hermann Rauschnig, dans *Hitler m'a dit*, nous expose sa pensée intime : « *Je suis prêt à me parjurer six fois par jour* : quelle importance cela peut-il avoir ?... *La conscience est une invention judaïque* ; c'est comme la circoncision, *une mutilation de l'homme* ». Dans les tractations internationales, L'Empereur affiche le même dédain que le dictateur nazi pour ce qui n'est pas allemand. Dès 1900, il proclame que « *rien de grand ne peut, ne doit se discuter dans le monde sans l'Allemagne et son chef* ». Le Kaiser, comme le Führer, aime parler (près de 600 discours publics en un peu plus d'une quinzaine d'années) pour fouetter l'orgueil national. Comme lui, il affectionne les parades militaires monstres, la mise en scène gigantesque. Il voyage beaucoup, au point de mériter l'épithète de « *Guillaume l'Extérieur* »,

mais jamais incognito. Il vise constamment l'effet de propagande qu'Hitler poussera à un degré de perfection inouïe. On croit entendre un discours d'Hitler à l'époque de Munich, quand on lit la fameuse *harangue des Huns* — « *Pas de pitié, pas de prisonniers* » — à ses troupes qui partent étouffer dans le sang la révolte des Boxers. Plus tard, un prince chinois doit se prosterner devant sa très illustre Majesté allemande en signe d'infériorité racique. A vingt ans d'intervalle, le Kaiser et le Führer parlent tous deux de « *la gigantesque impudence britannique* ». Les Tchèques, aux yeux d'Hitler, ne sont qu'« *une bande de malfaiteurs* » ; quelque vingt ans plus tôt, les Serbes, d'après Guillaume II, n'étaient qu'« *une bande de criminels* qui doivent être emprisonnés pour expier leurs crimes ».

Mais mieux que leurs paroles, leurs actes nous les montrent sous leur jour véritable. Ils ne sont pas hommes à se laisser embarrasser par des liens parlementaires ou constitutionnels. Guillaume, qui prise peu le pouvoir partagé, s'était débarrassé prestement de Bismarck ; Hitler, Chancelier d'Empire (1933) et trop peu sûr encore de sa position, cherche le bon moment de faire sauter de la présidence le maréchal Hindenburg. Sa mort opportune le délivre de cette tâche ; il verse sur sa tombe des larmes attendries et respectueuses : il était Reichführer, i. e. chef suprême de l'Allemagne et de son armée. Sous l'Empire, c'est le *Bundesrat*, espèce de Sénat comprenant les ducs, grands-ducs et des rois de la *Confédération*, qui détenait le pouvoir central. Le Kaiser, fort de sa royauté de la Prusse, le fit bientôt tenir dans sa main comme jamais aucun empereur ne l'avait osé. Quant au *Reichstag*, c'était une assemblée élue par le peuple où la parlote nationale donnait libre cours à un jeu plutôt inoffensif. Similairement, dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir, on sait avec quelle désinvolture il élimina le *Reichstrat*[1] pour ne laisser subsister que le *Reichstag*, que le parti nazi contrôla complètement et définitivement.

Toute participation à une assemblée et à un contrôle internationaux,

1. Chambre formée des délégués des Etats. Aucun particularisme régional, de quelque nature fût-il, ne pouvait être toléré au sein de la plus Grande Allemagne.

est une hérésie nationale. En 1899, par l'iniative de Nicolas II de Russie, se tient la première *Conférence de Paix de La Haye*. Le Kaiser se tient à l'écart et en rejette d'avance toutes les conventions et possibilités futures. Ainsi fait Hitler à l'endroit de la S. D. N., polissonnerie en plus. Le chancelier Bethmann-Hollweg avait qualifié de *chiffon de papier* le traité qui liait l'Angleterre à la Belgique ; Hitler reprend l'expression pour expédier toute l'œuvre de Versailles dont le principal tort fut de n'avoir pas démembré l'Allemagne.

* * *

On discerne dans la psychologie de tout conquérant cette tendance toute naturelle de son esprit à surestimer sa propre puissance pour sous-estimer celle de l'opposant. Guillaume II et Hitler ont conscience de leur puissance. Ils aiment l'éprouver avant le grand moment. Mais c'est question d'habileté politique plus encore que d'étalage prématuré de force. Guillaume II a besoin d'alliés ; Hitler, de temps. Ils croient, cependant, avoir attendu l'ultime date honnête de l'inévitable échéance. Mais la brusquerie de leur impérialisme les a trompés l'un et l'autre.

L'Allemagne du début du vingtième siècle est en train de déloger la primauté économique anglaise. L'agriculture, malgré un sol peu productif, atteint un maximum possible de rendement. Sa forte natalité fournit une main-d'œuvre nombreuse et laborieuse à son industrie, que son ingéniosité scientifique traditionnelle rend encore plus efficace. La Ruhr et la Sarre deviennent des centres industriels mondiaux. Les *konzern*, ou cartels allemands, étendent un peu partout leurs tentacules géants. En vingt ans (de 1894 à 1914) le commerce extérieur triple. Une nouvelle *Ligue Hanséatique* se forme qui donne à ses grands ports : Hambourg, Lubeck, etc... leur importance relative de jadis. Dans les pays même de l'Empire Britannique, le *made in Germany* expulse le *made in England*.

Mais, en Allemagne, l'œuvre de paix est pour la guerre. Simultanément à cette expansion industrielle et commerciale, le Kaiser augmente

ses effectifs militaires ; et, s'il porte le service actif de trois à deux ans, c'est pour le rendre obligatoire pour tous. Les Allemands sont d'ailleurs avertis de « *garder leur poudre sèche et leur glaive aiguisé* ». Mais la marine allemande accuse une infériorité marquée sur les marines anglaise et française. Le Kaiser lance son fameux cri : « *Notre avenir est sur les flots* », comme l'écho hitlérien répétera : « *Notre avenir est dans les airs* ». « *Je n'aurai pas de cesse*, avait-il déclaré dès 1901 à Hambourg, *que je n'aie porté ma marine au même degré que mon armée* ». Au grand dam des Socialistes, le *Reichstag* vote tous les crédits qu'il faut pour la création d'une imposante flotte allemande qui, devant la flotte anglaise, ne fonde pas « *comme du beurre au soleil* ».

Le début de l'ère hitlérienne accuse le même optimisme. Il y avait tant à faire. Les quelque douzaine d'années que dura la République de Weimar furent marquées par des périodes intermittentes d'anarchie interne, d'instabilité gouvernementale et administrative : crises, inflation, grèves, dévaluation monétaire, etc... Hitler mit d'abord un peu d'ordre dans ce fouillis. Mais de bonne heure, il fit converger toutes les énergies humaines, économiques, scientifiques, militaires de l'Allemagne vers la réalisation de l'idéal que proposait *Mein Kampf*. En économie intérieure, les pirouettes d'un docteur Schacht n'ont pas fini d'étonner les experts économistes. Le but de l'Allemagne est clair, et c'est Erich Neumann (Secrétaire d'Etat au ministère de l'Economie) qui nous en instruit : « ... *nous rendre indépendants du monde extérieur* dans le domaine des produits alimentaires et des matériaux indispensables... *Indépendants dans notre économie de guerre*, mais autrement prêts à apporter notre contribution au commerce international... » Douglas Miller, dans *You Can't do Business with Hitler* nous fait assister à l'élaboration de la machine économique et industrielle de l'Allemagne, susceptible de devenir une machine guerrière formidable. Il est bien aussi inutile de rappeler l'enrégimentation de la nation entière dans le *Front du travail* ou dans les diverses forces armées : *Hitlerjugend, S. S., troupes d'élite, de choc, Gestapo, milice nationale*, etc... Comme d'ailleurs, le développement

intensif et qualitatif des trois armes ; il n'est qu'à songer, un moment, aux résultats : c'est de l'histoire toute contemporaine.

Le point de similitude le plus certain entre la politique du Kaiser et celle du Führer, dans les années d'avant-guerre, c'est que tous deux préparent *leur* guerre : non pas une guerre défensive, où l'on est exposé à être éventuellement attaqué, mais une guerre d'agression préméditée, préparée depuis longtemps. Les avertissements n'ont pas manqué aux puissances pacifiques. Dès 1935, Hitler rétablit le service obligatoire, puis, ce fut le plébiscite camouflé de la Sarre ; en mars 1936, il remilitarisa, au mépris des traités, la Rhénanie ; deux ans plus tard, le coup de l'Anchluss éclata comme une bombe dans une Europe consternée ; l'annexion du Sudetland, la même année, amena l'humiliation de *Munich* ; en mars 1939, un *protectorat* allemand s'étendit à la Bohème et à la Moravie ; en 1939 aussi, Memel était détachée de la Lithuanie pour être incorporé au Reich. Le petit caporal autrichien avait, en le dernier Hohenzollern, un précurseur digne de lui dans la doctrine du coup de force politique. On peut rapprocher de ses rapts et coups d'état, les audaces diplomatiques du Kaiser avant 1914. C'était en 1898, pendant la guerre hispano-américaine, où l'Allemagne n'a aucune affaire, l'expédition d'une escadre à Manille ; en 1905, le débarquement à Tanger, où il se pose en *protecteur* du Maroc ; en 1911, le fameux coup *d'Agadir*, qui faillit déclencher la guerre.

On peut aussi rapprocher des minauderies du Führer à l'endroit de la France [1] et même de la Pologne, la politique hypocrite (interview au *Daily Telegraph*) envers l'Angleterre, après la célèbre *dépêche de Kruger*. Mais les Anglais ne se laissèrent pas prendre à cette tentative de conciliation *in extremis* ; en vain le Kaiser essaya de se sortir d'une ornière qu'il jugeait à bon droit inquiétante. Il remporta plus de succès avec le faible Nicolas II de Russie. Mais le *coup de Bjoerkoe* n'eut qu'un succès temporaire : l'alliance franco-russe résista pour se consolider dans la suite. Il y avait aussi des *pacifistes* parmi les hommes politiques d'avant

1. Ce qui n'a pas peu contribué à diviser l'opinion politique française, au début de la guerre.

1914. La démission forcée de Théodore Delcassé du cabinet Rouvier nous fait un peu penser à l'*esprit de Munich*. On croyait à cette époque, comme en 1938, amadouer l'Allemagne par des concessions. Le ministre français des Affaires Etrangères, qui prônait une politique de fermeté, disait à cette époque : « On a cru lorsqu'on s'est séparé de moi, qu'on allait tout arranger. On m'a liquidé comme on liquide une position de bourse mauvaise à l'échéance. On s'apercevra un jour qu'on s'est trompé... *L'Allemagne n'est pas un pays qu'on apaise par des concessions* : tendez-lui le petit doigt, *elle vous prend la main, puis le bras, puis l'épaule, et bientôt tout le corps y passe* ». M. Chamberlain, désabusé, se contentait de dire, après *Munich* : « *Herr Hitler n'est pas un Gentleman* ».

Quand Hitler attaqua la Pologne en 1939, il exigea la *localisation du conflit*. Ce n'était qu'une *affaire* entre Allemands et Polonais. Ainsi en 1914, le conflit austro-serbe devait être *localisé*. Les pays qui, sur la foi des traités, interviennent sont des *agresseurs*, comme est *agresseur* le gendarme qui empêche le criminel de perpétrer son forfait. Jules Cambon, en 1914, Coulondre et Henderson, en 1939, conjurent, au nom de l'humanité, les maîtres de l'Allemagne de ne pas déclarer la guerre : c'est en vain, l'Allemagne *veut* la guerre ; elle avait déjà assez *patienté*. Il faut que s'instaure la *Mittel Europa* de Guillaume II et l'*Ordre nouveau* d'Hitler.

Dans un journal français du mois d'avril 1940, Pierre Dominique associait ainsi l'œuvre des deux hommes : « Historiquement, il (Guillaume II) apparaît comme un quelconque signe héraldique au flanc d'*une Allemagne qui n'a pas su se dégager de l'esprit prussien, qui n'a pas su devenir européenne, qui a jeté l'Europe dans le chaos et qui a fini par accoucher, après sa défaite et sous l'influence de sa défaite, de l'hitlérisme, cette monstruosité dont elle pourrait bien mourir* ». Tel apparaît être le plus clair du fatal destin de l'Allemagne vaincue de 1945 [1].

1. Dans un prochain article, nous montrerons des aperçus *antithétiques* des deux guerres et de leur exégèse historique.

(à suivre)

Gérard Bergeron

De Vladimir le Grand à Staline

Que le monde et l'Eglise en soient, à l'heure présente, à l'un des *tournants de l'Histoire* est une proposition qui semble peu sujette à contradiction. Mais quel sera cet avenir qui va se dégager du chaos et de la confusion présente, c'est ce que tous voudraient pouvoir envisager avec certitude. Dieu seul connaît l'avenir, qui dépend du gouvernement de sa Providence, et sans une révélation individuelle spéciale, nul ne saurait prononcer définitivement ce qu'il va en être demain. Toutefois les conjectures sont permises, même possibles et des probabilités se dégagent de la pénombre des incertitudes.

Un des faits les plus saillants qui ressortent de la condition présente est l'importance énorme que, grâce au progrès politique international effectuée récemment par la Russie, le groupe ethnique slave s'est assurée dans l'Europe de demain. Déjà il semble que l'Europe se trouve partagée définitivement en deux moitiés ; l'une, celle de l'Ouest dominée par le contrôle britannique ; l'autre, celle de l'Est placée sous la férule des Soviets communistes : la première « démocratique » du moins en théorie, la seconde « totalitaire », sans déguisement ni atténuation, du moins à l'heure présente.

L'histoire du groupe slave, telle que nous pouvons la lire dans les manuels d'enseignement en usage dans les écoles de Russie, représente une phase très remarquable et relativement récente du développement de la civilisation occidentale.

Les Slaves nous apparaissent pour la première fois dans l'histoire, plusieurs siècles après l'ère chrétienne, cantonnés sur le cours inférieur du Danube dans la région qui correspond aujourd'hui au domaine de la Serbie et de la Bulgarie et à la portion non-magyare de la Hongrie. Une ascension lente vers la Bohème et au delà en amène un groupe, déjà diversifié, par la Moravie jusqu'aux plaines de la Vistule, la Pologne

actuelle ; un autre se développe dans la vallée du Don et du Dniéper, l'Ukraine d'aujourd'hui, la petite Russie de laquelle rayonne vers l'Est, par une émigration lente accompagnée de mélanges ethniques, avec les tribus diverses et étrangères qui les ont précédées dans ces régions, une colonisation spontanée de la région du Volga de laquelle résulte la formation de la « Grande Russie », où au cours des siècles et à travers les vicissitudes de l'Histoire, la Moscovie devient le centre prédominant, celui qui, plus tard unifiera sous son contrôle toutes les branches orientales de la grande famille slave, à l'est du Prutts, des Carpathes et de la frontière polonaise.

Les événements récents garantissent à la Russie des Soviets une influence prépondérante et sans contrepoids apparent à l'est de l'Elbe et dans la vallée du Danube, et même jusqu'à l'Adriatique. Que fait prévoir cette condition et que devons-nous en attendre ? C'est là la question angoissante pour l'Europe occidentale et la civilisation « démocratique » vraie, celle qui reconnaît les droits de l'individu et les devoirs de l'Etat à son endroit.

Si l'Europe orientale doit passer de la « tentative » de contrôle hitlérienne sous la dictature du totalitarisme soviétique, elle n'aura rien gagné ! Sauvée d'une tyrannie, elle tombe dans les griffes d'une autre, tout aussi implacable et apparemment encore plus difficile à secouer : « de la poêle à frire dans le feu... de Charybde en Scylla ! » Du militarisme des nazis au communisme forcé des soviets ! Les opérations actuelles de ces derniers dans les pays subjugués, Finlande, Lithuanie, Esthonie, Roumanie, Bulgarie, Hongrie, Pologne — et sur lesquels « les Alliés » se contentent de garder à l'endroit de leurs propres populations, un prudent silence — sont un signe manifeste de ce qu'ils préparent à cette moitié de l'Europe qui va tomber sous leur joug. L'expérience de vingt-cinq ans et plus nous a enseigné la signification des « liquidations » soviétiques à l'endroit de leurs victimes. « Barbarie et Barbarisme », c'est là, en deux mots, le communisme ! Témoin déjà les bandes d'esclaves que — de leur propre autorité — les Soviets transportent en ce moment

en Russie pour le « travail de construction », recrutées parmi les populations civiles de l'Allemagne orientale, là où ils ont rendu effective leur occupation militaire.

Laissant aux hommes d'Etat occidentaux le soin de régler, s'ils le peuvent, la situation sous son aspect politique et international, essayons d'envisager sa portée au point de vue religieux et catholique. La population chrétienne de la « fédération » soviétique appartient en grande majorité à l'Eglise nationale « orthodoxe », c'est-à-dire à la branche slavonique de l'Eglise orientale ou byzantine de laquelle elle reçut originellement la foi chrétienne, sous Vladimir le Grand, à un temps où l'Eglise-mère Byzantine était encore en communion avec l'Eglise romaine. C'est la coutume de désigner dans l'ouest latin, l'Eglise byzantine avec ses « filles », les Eglises, Bulgare, Roumaine, Serbe, Ruthène, etc... comme schismatiques. Toutefois, il importe d'en prendre note, Rome elle-même ne favorise pas cette désignation et préfère celle d'Eglises « dissidentes » ; elle considère que ces Eglises dont l'origine dérive directement des apôtres, dont la doctrine, à part certains points d'importance mineure, est identique à la sienne propre, à l'époque de la séparation, et qui n'ont jamais fait formellement de déclaration hérétique, sont des Eglises « séparées » pour le moment, avec lesquelles la réunion demeure possible, désirable et n'entraînerait aucun compromis détrimental à la foi qui est commune à tous les chrétiens. Le Schisme qui n'a rien d'irrévocable en soi fut le fait de groupes, de partis ultranationalistes parmi ces Eglises, non de ces Eglises elles-mêmes. Une réconciliation effective des quelques 150 millions d'« orthodoxes » avec leurs frères latins augmenterait de près d'un tiers le total effectif de la grande armée des champions de la foi du Christ-Dieu et constituerait une masse dont la prépondérance numérique et la puissance morale devraient être presque irrésistibles pour la réalisation du programme prophétiquement proposé par le Christ à ses croyants : « Un seul bercail, un seul Pasteur ».

La situation présente permet-elle d'entretenir une espérance si magnifique ? Du côté des populations elles-mêmes, nulle difficulté in-

surmontable ne paraît se présenter. Nourries, il est vrai, de préjugés et de légendes anti-romaines, elles n'ont pas néanmoins perdu le sens de la fraternité chrétienne ; elles savent la différence qui existe entre des *frères séparés* et des *hérétiques* formels ; pour elles, en autant qu'elle connaissent les circonstances, les Latins sont sinon des orthodoxes, néanmoins *orthodoxes*. Si les autorités ecclésiastiques qu'elles reconnaissent, leur donnaient le mot, la réconciliation serait facile.

Mais ces autorités sont-elles elles-mêmes réellement disposées à une telle *réconciliation* ? Il faut avouer que là est la principale question. Parmi les orthodoxes on trouve des types de toute espèce, comme il faut s'y attendre d'ailleurs, des sympathiques, des indifférents, des irréconciliables plus ou moins *truculents*, selon les cas individuels.

Il y a cependant des principes que tous sont obligés d'accepter. Pierre était le « Prince des Apôtres » choisi par Jésus lui-même ; son Eglise est donc celle qu'il préside, celle qui doit être à la tête de la fraternité. C'est logique ! Il est vrai que les *orthodoxes* maintiennent que cette présidence en est une d'honneur seulement, non de juridiction. Cependant l'histoire est là qui proclame que l'Eglise primitive a toujours reconnu la nécessité, pour la reconnaissance légale des canons et des définitions conciliaires, de la signature du successeur de saint Pierre, par lui-même ou par ses légats. Une Eglise chrétienne sans l'Eglise romaine est une contradiction, une impossibilité, comme un corps sans tête, un Etat sans souverain. L'idée des dignitaires de l'Eglise russe, telle que formulée quelques semaines avant sa mort par le patriarche Serge et réitérée par le Congrès des Eglises dissidentes récemment tenu à Moscou, semble être celle d'une chrétienté consistant en une fédération d'Eglises autonomes, une Eglise sans chef unique, si ce n'est peut-être un qui soit choisi librement par elles et qui doive son autorité, nécessairement fort restreinte, non à une institution divine mais à une élection humaine. C'est toujours la vieille notion byzantine des fauteurs du Schisme. A ce point de vue-là, ils n'ont pas fait de progrès. La difficulté pratique d'effectuer une réunion réelle viendra, sans doute, principalement de leur côté. Ils

s'opposeront toujours à l'effort de propagande de réconciliation qui aurait pour résultat de leur donner un supérieur.

Peut-être sera-t-on tenté de dire : ne vaudrait-il pas mieux de laisser cette œuvre de réconciliation mutuelle à l'activité apostolique parmi les masses ? S'il y a peu de chances d'obtenir des concessions des dignitaires, il ne serait pas impossible d'effectuer assez de persuasions individuelles pour forcer, pour ainsi dire, la main aux opposants aveugles et les obliger indirectement à en venir à un arrangement que la majorité de leurs ouailles demanderait avec instance. La chose ne serait pas impossible, s'il existait en Russie liberté d'opinion et de propagande. Or, c'est justement ce qui n'existe pas, du moins à l'heure présente.

Staline, il est vrai, *a pris sur son cœur* l'ancienne Eglise orthodoxe et effectué avec elle une réconciliation relative. Celle-ci a réciproqué et s'est épanchée, maintenant qu'elle se trouvait émancipée en dehors de la catégorie des « ennemis de classe » contre lesquels en Russie tout est permis et tout a été fait en félicitations presque adulatoires. L'idée semble être de reconstituer l'ancienne alliance de l'autocratie — communiste cette fois — et du clergé, organisé en une sorte de police spirituelle et de service d'endoctrination et de propagande. Naturellement, l'Eglise *nationale* verra à ce que la propagande étrangère demeure paralysée et impuissante. Il n'y aurait de chances que si la bande d'athées qui a établi son contrôle politique sur la Russie, s'avisait soudain, que quelque peu d'opposition à l'Eglise reconnue serait une chose avantageuse aux intérêts communistes. Une Eglise, même nationale, absorbée dans une résistance continue contre des *dénominations* opposées, aurait beaucoup moins de chance de devenir éventuellement un centre de ralliement et un foyer d'opposition contre les pouvoirs en contrôle. Ce qu'elle pourrait autrement être tentée de devenir.

Il y a, de plus, la constitution *de papier* publiée il y a quelques années et qui proclame la liberté de religion (contre la religion) ; et la logique impliquerait que toute propagande honnête devrait être permise. Mais il y a longtemps que les Bolchéviks ont souscrit implicitement, sinon

explicitement, au cynique propos bien connu : « Qu'est-ce donc que la Constitution a à voir entre amis ? »

D'autre part le contrôle communiste n'est pas nécessairement éternel. A leur servitude organisée et à leur terrorisme prolongé pourrait succéder inopinément un changement en sens inverse. Qui sait ! La guerre mondiale va-t-elle produire un « Napoleonsky » ?

Comme on peut le voir, la situation actuelle est susceptible de résultats bien différents, et tous semblent également possibles. Un nouveau Constantin est une possibilité comme aussi une recrudescence d'intolérance et de persécution *anti-romaniste*. Maintenant, plus encore que toujours, serions-nous tentés de dire, toutes choses sont entre les mains de Dieu à la Providence de qui rien n'échappe. L'avenir sera ce qu'il le fera... C'est vers Lui principalement qu'il faut nous tourner. Prions !

E. L. van Becelære, O. P.

Sinsinawa, Wis.

———

Ce que devient l'idée de Dieu [1]

« ... Dieu est Dieu en vérité... Il est un Dieu vivant et un Roi éternel ».
(*Livre de* JÉRÉMIE, X. 10).

Dieu l'Etre Suprême, objet par excellence de la pensée humaine puisque de toutes les connaissances à l'acquisition desquelles elle peut se livrer c'est la plus noble et la plus séduisante, est, hélas ! pour un grand nombre d'esprits de notre temps l'objet de la plus profonde ignorance. Chez une partie considérable, en effet, de l'humanité civilisée l'idée de Dieu est presque disparue, ou, pour le moins, reste sans influence dans sa vie. Chez un nombre grandissant d'intellectuels dont plusieurs sont même des « professeurs en Divinité » dans des universités ou autres institutions d'enseignement supérieur, cette idée est non seulement jugée sans importance mais elle est même l'objet de plaisanteries qui vont jusqu'à attribuer à l'Etre Suprême le caractère de mythe grotesque. S'il est douloureux pour des croyants de constater l'oubli de Dieu chez une portion notable du peuple combien ne l'est-il pas davantage lorsqu'un semblable oubli est le fait d'intellectuels qui, au lieu de se faire, comme de droit, les protagonistes enthousiastes de l'idée de Dieu — de son existence, de sa transcendance et de sa loi — sont, au contraire, les agents principaux de la perversion de cette idée chez le peuple.

Constatons tout d'abord à l'endroit de ces superbes négateurs de la Divinité, qu'en notre siècle — pas plus, du reste, que ce ne fut le cas aux siècles passés — des esprits de la puissance intellectuelle d'un Platon et d'un Aristote ne foisonnent guère ; mais sans s'attendre à voir certains intellectuels contemporains s'élever aussi haut dans la connaissance naturelle de Dieu qu'il a été donné à ces deux grands philosophes de le faire, ne pourrait-on pas croire que leur qualité d'intellectuels dût les

1. Cette étude nous a été suggérée par un article paru dans l'*Homiletic and Pastoral Review* de New-York, numéro d'août 1944, intitulé : « The Nature of God » et ayant pour auteur l'abbé John O'Brien, professeur à l'Université Notre-Dame, près de South Bend, Indiana.

conduire à une conception au moins rudimentaire de la Divinité, tel qu'il arrive parfois à certains esprits frustes mais droits qui, nonobstant leur défaut de science, n'en parviennent pas moins, grâce au bon emploi qu'ils font de leurs lumières naturelles, à connaître l'existence de Dieu et, comme conséquence, la loi morale qu'il a inscrite dans leur cœur.

Cette impuissance donc chez nombre d'intellectuels contemporains à acquérir une connaissance même embryonnaire de la Divinité n'est-elle pas assez révélatrice de la petitesse de leur intelligence ou, en tout cas, de l'incomplétude de leur prétendue sagesse ? A quelles études, en effet, pouvons-nous nous demander, ces hommes ont-ils pu se livrer sur Dieu — si tant est même qu'ils s'y soient jamais livrés — pour en arriver à témoigner d'une telle ignorance ou d'une pareille insouciance à l'endroit de l'Etre dont la nature transcendante et les sublimes perfections ont passionné les plus grands esprits de tous les temps.

Rien de plus pitoyable, à la vérité, que les convictions de ces intellectuels au sujet de l'existence et de la nature de Dieu. Citons en preuve quelques-unes des opinions exprimées par certains parmi eux touchant la Divinité. C'est d'abord un professeur d'une grande université anglaise qui déclare que « Dieu n'est pas encore né mais qu'il est en voie de naître en vertu de l'effort que fait l'univers pour lui donner l'existence » [1]. De plus, ajoute ce même « savant » : « Dieu n'est pas un créateur, comme l'enseignent les religions historiques, mais une chose créée ». Un autre intellectuel, professeur à l'Ecole théologique de l'une des plus fameuses universités américaines, définit ainsi l'Etre Suprême : « Dieu, c'est ce rapport mutuel entre individus ou groupes d'individus, ou entre siècles, qui engendre et développe la plus grande somme mutuelle possible de bien », et il emploie en se référant à ce qui pour lui est Dieu, le pronom neutre « it » [2]. C'est enfin un autre professeur, celui-ci à l'Ecole théologique de la secte dite des « disciples du Christ », adjacente à la même université, qui proclame que « Dieu n'est qu'une sorte d'*Uncle*

1. Le professeur S. Alexander, de l'Université de Manchester, Angleterre.
2. Le professeur H. N. Wieman, de l'Université de Chicago.

Sam cosmique ou une pure fiction de l'imagination, sans aucune réalité objective » ! [1]. Ces quelques citations permettent de deviner les idées qui ont cours sur Dieu dans maintes maisons d'enseignement supérieur américaines de caractère soit neutre soit confessionnel [2].

Mais, n'y aurait-il que ces institutions neutres ou à christianisme méconnaissable à enseigner des doctrines aussi erronées sur Dieu ? Non pas. D'après l'abbé O'Brien, en effet, l'enseignement public de beaucoup de pasteurs ainsi que les écrits de maints professeurs d'institutions nettement protestantes font preuve de beaucoup de confusion et d'une grande obscurité en cette matière de sorte qu'au dire du professeur Charles Foster Kent, ancien doyen de l'Ecole théologique de l'Université de Yale : « Pour nombre de protestants eux-mêmes, Dieu en est réduit à n'être plus qu'un nuage obscur logé dans les hautes sphères du firmament ». « Et, en effet, poursuit l'abbé O'Brien, quiconque lit assidûment certaines publications philosophiques et théologiques (protestantes) contemporaines, celui-là est forcé de reconnaître, pour ce qui a souvent trait à Dieu dans ces publications, le bien-fondé de la comparaison que l'on vient de citer. Dépouillé entièrement de sa personnalité et de ses attributs, de son pouvoir d'entendre et d'exaucer nos prières, de s'occuper en aucune façon de l'humanité, Dieu est relégué de plus en plus à l'arrière-plan. La conséquence de cette conception de Dieu est une religion sans Dieu se réduisant à une vague tendance au perfectionnement moral basé en grande partie sur des considérations d'ordre social et humanitaire. C'est la moitié de la distance parcourue dans le chemin qui conduit à l'agnosticisme et à l'incrédulité » [3].

---

1. Le professeur E. Ames.
2. Que l'on compare ces définitions de Dieu avec celle qu'en a donné Aristote : « Nous nommons Dieu un vivant éternel et parfait, parce que la vie continue, éternelle est en lui » (*Métaphysique*, Livre XII).
3. Il serait d'un réel intérêt de savoir pour quelles raisons ces « savants » contemporains et « professeurs en Divinité » n'acceptent pas comme démonstratifs les raisonnements pourtant si forts et si admirables d'un Platon et d'un Aristote pour en arriver à conclure, l'un à l'existence du Bien, souverainement sage et bon, et l'autre à celle du Premier moteur, immobile et intelligent, Acte pur et Pensée de la pensée... Simple question de savoir, supposons-nous, chez lesquels, ou de ces « savants » modernes ou de ces deux philosophes anciens, doit se trouver le plus de vigueur intellectuelle comme le plus de science « en Divinité ».

Que penser donc de l'influence exercée par de tels maîtres sur une nombreuse jeunesse qui reçoit de leur part une instruction et une formation dans lesquelles Dien n'entre pour rien si ce n'est qu'à titre de mythe ridicule ou de vague énergie cosmique ? Quelle idée cette jeunesse doit-elle donc se faire de la Divinité et, par conséquent, de la morale qui repose sur Dieu ? N'a-t-on pas dans une telle formation — l'on dirait mieux déformation — de la jeunesse l'explication profonde de l'agnosticisme et du matérialisme de millions d'Américains pour qui le souverain bien consiste dans la plus grande somme possible de biens et de jouissances terrestres ?

Mais l'idée de Dieu supprimée, la conscience n'en cesse pas pour autant à exercer sa fonction naturelle d'indicatrice de la moralité, ce qui fait qu'un certain nombre d'agnostiques de tempérament plus méticuleux continuent à compter avec elle. Pour obtempérer donc à ses exigences ils auront recours à un système de moralité purement humain qu'ils dénomment, avec beaucoup de sérieux, le « Behaviorism » — la « rectitude de conduite » — et qui n'est autre qu'un souci d'honorabilité ou de dignité de vie. Cela est mieux que rien, certes, mais quelle différence entre des principes de conduite qui relèvent de la moralité simplement humaine et ceux qui reposent sur la croyance en Dieu et sur ce code incomparable de moralité authentique qu'est le Décalogue.

Ainsi, on le voit, en dehors de l'Eglise catholique et de certaines autres Eglises restées chrétiennes, la tendance de la pensée philosophique et théologique contemporaine est de ne voir en Dieu que la force immanente du monde — car il se confond avec celui-ci — donc une puissance aveugle et inconsciente, dénuée de toute personnalité et n'ayant droit, par conséquent, à aucun culte religieux. De cet acheminement d'une grande portion de l'humanité vers l'athéisme pratique il ressort clairement que la vie chrétienne chez beaucoup de fidèles est, par suite de l'ambiance où elle se déploie, gravement menacée. Voilà pourquoi, plus que jamais, les fils de l'Eglise doivent serrer leurs rangs autour de cette citadelle de vérité qu'est l'Eglise catholique et recevoir avec la plus par-

faite docilité ses enseignements en même temps que les directives de ses Pontifes Suprêmes.

* * *

Quelle pitié donc qu'une grande partie de l'humanité soit plongée dans une telle ignorance touchant l'existence et la nature de Dieu, unique source de tout bien véritable. Notre siècle qui se vante d'être un siècle de lumière et de progrès en maints ordres de choses est, néanmoins, pour un grand nombre d'hommes, touchant la plus grande et la plus importante vérité, un siècle de ténèbres et de décadence morale. Mais d'où vient cette ignorance de Dieu ou la fausse idée que l'on se fait de lui ? De ce que notre génération est, pour une bonne part, plongée dans la matière. Pour elle, en effet, c'est, par-dessus tout, le matériel qui compte et la conséquence en est l'oubli et même le mépris des vérités les plus transcendantes comme des valeurs spirituelles les plus élevées. La croyance au vrai Dieu, le culte qui lui est dû et l'observance de sa loi sont des idées et des pratiques surannées qu'il faut abandonner aux siècles d'ignorance et de superstition. L'immortalité de l'âme, son élévation à l'état surnaturel, l'importance suprême de sa sanctification et de son salut éternel sont des fictions de l'imagination qui ne doivent plus préoccuper d'aucune façon les esprits éclairés de notre temps épris de liberté et de progrès.

Cette lamentable situation des esprits de tant d'humains a également pour cause un immense orgueil, aussi sot que vain, et dont la conséquence inévitable est l'aveuglement spirituel. Cet aveuglement se manifeste par la persuasion chez un grand nombre que l'homme se suffit à lui-même et qu'en réalité s'il y a un Dieu c'est à l'homme que doit être attribuée cette épithète. Enfin, comme l'idée de Dieu — la vraie, s'entend — si on l'admet, comporte aussi celle de Souverain Juge des hommes, vengeur de la vertu et du droit, cette idée gêne et il faut à tout prix s'en défaire en niant l'existence du Souverain Juge.

En face d'un tel débordement d'erreurs et des maux d'ordre moral qui en découlent quelle doit être l'attitude de tous les vrais catholiques ?

En d'autres termes, quelle action doivent-ils exercer en vue de remédier, chacun pour sa part, à la grande misère de tant de leurs semblables ? Ce sera en s'employant tous, laïcs autant que prêtres et religieux, à faire connaître Dieu à ceux de leurs frères qui l'ignorent, en proclamant à l'occasion, l'existence de l'Etre Suprême, ses perfections, ses droits, sa loi et les sanctions temporelles et éternelles qu'elle comporte. Il faut donc aussi leur persuader que cet Etre Suprême qui peut être connu, doit être glorifié, servi et aimé d'eux et que ce culte et cet amour du Dieu tout-puissant et infiniment bon, mériteront à ceux qui y seront fidèles la véritable félicité ici-bas et dans l'autre vie la possession inamissible du Souverain Bien, Source infinie de toute vraie béatitude.

Il n'y a pas, en effet, que le clergé qui soit chargé de travailler à l'édification et à l'extension du Corps Mystique du Christ. Tous les laïcs catholiques sont appelés à participer à l'apostolat de l'Eglise sous la conduite de la Hiérarchie. C'est cette participation des simples fidèles à cet apostolat que le Pape Pie XI a préconisée avec tant d'insistance sous le nom d'*Action catholique* et que son successeur Sa Sainteté Pie XII ne cesse lui-même de recommander au zèle des fidèles.

Que tous soient donc apôtres auprès de leurs frères égarés en leur dispensant, au moins à l'occasion sinon toujours « à contre-temps », chacun selon ses aptitudes et la grâce qui lui en aura été départie, le grand bienfait de la vérité chrétienne. Que tous soient aussi apôtres par la prière fervente et incessante et par l'exemple d'une vie véritablement chrétienne, se souvenant que c'est là souvent l'apostolat le plus efficace. Et c'est ainsi que tous les enfants de l'Eglise collaboreront à l'œuvre de régénération religieuse et sociale la plus importante de notre temps et qui consiste à rétablir le règne de Dieu parmi les hommes et à procurer ainsi le salut éternel des âmes.

A.-M. Richer, O. P.

Plaidoyer pour la jeunesse

« L'adolescence, dit André Maurois, qui passe pour l'âge du bonheur, est en réalité le plus difficile et le plus douloureux. Qu'il s'agisse de jeunes filles ou de jeunes hommes, il faut traverser cette terrible période où l'on découvre soudain, après l'existence magique et abritée de l'enfance, la difficulté de la vie, la méchanceté des êtres humains, la puissance des passions. Pendant un certain temps, un an, deux ans, dix ans suivant les âmes, on se sent submergé ». Ce qui rend l'ajustement particulièrement difficile, c'est l'éducation, qui prépare mal à la vie tout court, au « métier d'homme » ; c'est la jeunesse elle-même, aux prises avec une réalité qui n'est jamais l'égale de son rêve, qui donne au caractère sa force et sa couleur et appelle à prendre une direction pour le temps et pour l'éternité.

Une enquête de la J. O. C. sur « Le Problème des Jeunes qui ne fréquentent plus l'Ecole » constate ce qui suit: « L'entrée dans le monde est une étape dans la vie du jeune travailleur, de la jeune travailleuse. Jusqu'ici, ils ont été sous la bienveillante protection de l'Eglise, de l'école, de la famille. Et voici qu'on les lance brusquement dans un milieu ouvertement démoralisateur au moment où les passions et le déséquilibre de la puberté jettent le trouble dans leurs sens ».

Le maréchal Lyautey était plus sévère encore : « Notre adolescence, notre jeunesse... ont été tenues à l'écart de la vie, des rudes contacts qui éclairent et qui trempent. Tout a été combiné pour nous restreindre, faire de nous des sacristains de petites églises ; volontairement, l'horizon des hommes et des idées a été étroitement circonscrit ».

Au couvent, l'atmosphère saine nous rend la vertu presque obligatoire. L'existence tout organisée ne nous demande pas d'autre effort que de suivre. Les plus grandes difficultés se rapportant à de petites choses, on y trouve aisément une solution. Le règlement laisse peu de place à l'imprévu, aux responsabilités, aux initiatives. Il supprime en quelque

sorte le libre arbitre et n'exerce la volonté que dans un certain sens et jusqu'à une certaine limite. Mais le plus grand mal est peut-être le trop grand contraste entre cet univers à part et celui où nous sommes, le passage sans transition de la dépendance absolue à l'indépendance quasi complète.

Elever toutes les jeunes filles comme si elles se destinaient à la vie religieuse, leur représenter le monde puis le mariage comme un guêpier ou comme un pis-aller, les entretenir dans l'ignorance systématique de leur corps et de ses fonctions, c'est pratiquer la politique de l'autruche. « Le véritable réalisme est une réconciliation de l'ange et de la bête ». Il n'y a guère de réconciliation si les éducatrices se contentent de cultiver l'ange, d'ignorer la bête et de condamner pratiquement tout ce qui sort de leur cadre.

L'instruction bien comprise oriente les femmes vers la famille et l'action sociale plutôt que vers les études spéculatives qui ne les satisferont jamais. Le mariage et la maternité sont des carrières qui ne s'improvisent pas et qui ont grand besoin d'être réhabilitées. L'enseignement du catéchisme, de la philosophie, des sciences s'applique admirablement à des fins concrètes. Que dire des saisissantes leçons de la nature ? Les mystères de la vie parlent par eux-mêmes avec une éloquence qui ne saurait être égalée. Pourquoi chercher ailleurs des exemples sublimes de la bonté de Dieu et de l'infinie perfection de ses voies ?

Il faut concentrer l'éducation sur l'essentiel. Les connaissances s'oublient dans le détail, sinon dans l'ensemble. Ce qui reste, c'est la formation. Ce sont les disciplines intellectuelles, la méthode de travail, le jugement, le sens esthétique, l'esprit d'observation. Ce sont les directives morales et religieuses. Celles-ci valent en autant qu'elles dépassent le couvent, envisagent les dures nécessités de la vie moderne et peuvent s'acclimater dans des milieux indifférents et parfois hostiles. Qu'on n'y mêle pas trop de sentiment : la vie chrétienne n'est ni un enterrement, ni une fête perpétuelle, mais une lutte qui porte en elle-même sa récompense. Qu'on l'appuie sur l'intelligence et la volonté sans exiger d'un coup une

perfection qui s'atteint après des années d'effort. Qu'on insiste sur le bien à faire plus encore que sur le mal à éviter. Pour que la piété tienne une fois transplantée, qu'on évite la routine, la contrainte, la saturation. La vraie prière a du nerf, de la vitalité, de l'élan ; l'idéal, c'est de l'inspirer sans la forcer, de créer mieux qu'une habitude, un besoin de surnaturel.

On demande beaucoup à l'éducation parce qu'elle peut beaucoup. Mais il faut avouer que les circonstances actuelles lui imposent une tâche écrasante. Autrefois, elle pouvait plus facilement compter avec la tradition et l'expérience. Elle préparait les enfants en vue d'un avenir à tout le moins propable. Aujourd'hui, elle les lance dans une société qui change avant qu'on ait eu le temps de la connaître. Il ne s'agit pas d'une transformation progressive, mais de crises, de secousses profondes, imprévues et imprévisibles. Nos projets tronqués, repris, abandonnés, restent à l'état d'ébauche. L'incertitude du lendemain nous enlève la foi en notre étoile, l'impression de bâtir pour longtemps et sur quelque chose de solide. Plus encore que de sécurité matérielle, elle nous prive de stabilité morale. « Dans le monde où nous sommes, une foule d'idées et de conceptions sont constamment balayées et remplacées par des idées nouvelles ». Cette extrême mobilité est un vrai problème au moment de l'orientation. Presque tous les moins de vingt ans traversent une crise d'adaptation. Ils entrent dans l'inconnu ; leur caractère encore mal défini les rend hésitants et inquiets. Ils cherchent leur voie et ce qu'on pourrait appeler leur climat, un entourage, une fonction qui leur conviennent et qui leur soient propres. Plus ou moins consciemment, ils tendent vers « une règle, une raison d'être et d'agir » qui mette de l'ordre et de l'unité dans leur vie. Et à peine sortis de l'enfance, ils sont désaxés par les événements qui non seulement affectent sans cesse leurs façons de vivre et de penser, mais encore les atteignent dans leurs plus légitimes espoirs.

L'acquisition d'une personnalité qui assure l'équilibre de l'esprit et la continuité de l'action n'est pas simple en elle-même. Jamais achevée, elle suppose une vie intérieure, de la paix, du recueillement, de la con-

centration. Biens essentiels, toujours menacés dans la cité moderne. Avant qu'on ait appris à s'y ménager une retraite, quel malaise peuvent causer sa trépidation et son éparpillement !

La discipline aide à s'isoler dans la foule, à choisir entre des activités trop nombreuses et trop disparates. Mais elle n'éliminera jamais ni le bruit, ni la vitesse, qui réagissent sur nous physiquement et usent plus et plus rapidement que le travail. Nous n'avons plus de loisirs. Nos distractions même ont un caractère forcené et fiévreux. La précipitation enlève du prix à nos joies, du fini à nos œuvres. Tout concourt à disperser notre attention, à nous sortir de nous-mêmes, à nous faire vivre en surface plutôt qu'en profondeur. « Un homme se fait au dedans de lui et non en dehors » (Lacordaire). C'est peut-être pourquoi nous connaissons tant d'individus incomplets, fabriqués en série, qui ne sont ni plus ni mieux que ce qu'ils paraissent, se contentent de ce qu'ils peuvent voir et toucher et demeurent des enfants toute leur vie.

A en juger par sa littérature, sa mentalité et ses mœurs, notre époque a une idée fixe. Elle cherche à se satisfaire par tous les moyens possibles, et cynique, ne sauve pas les apparences. Au moment où ils se dégagent de tant d'influences bienfaisantes, les jeunes sont à la merci de toutes les promiscuités et de toutes les suggestions. Dans cette atmosphère qui s'adresse aux sens jusqu'à les exaspérer, ils sont troublés et par leurs instincts et par l'importance exagérée qu'on leur donne. L'amour est à la fois leur force et leur faiblesse. Mais s'il est rattaché trop étroitement au plaisir, dénué de tout élément spirituel et associé à des images et à des émotions malsaines, il ne leur apporte ni sécurité, ni bonheur.

Comme le dit Georges Duhamel : « Le bonheur est avant tout une chose de l'âme. Le culte de l'âme est dans la perpétuelle contemplation d'elle-même et de l'univers qu'elle reflète ». Notre âme reflète un univers déformé qui ne voit pas plus loin que ses passions, son intérêt, son égoïsme. Ce n'est pourtant pas en ôtant à notre génération le goût de l'effort, en donnant à son enthousiasme des aliments insignifiants et parfois dangereux, en réduisant son idéal à des préoccupations maté-

rielles qu'on la rendra plus heureuse : on ne fera que l'amputer du meilleur d'elle-même.

Indépendamment des circonstances, les joies, les peines, les tourments de la jeunesse dépassent en intensité ceux de l'enfance ou de la maturité. D'après Louis Bromfeld, trop calme, elle ne présagerait qu'une destinée moyenne. « Celui qui veut accomplir de grandes choses doit avoir une grande espérance ». Quand les ambitions sont élevées, on ne passe pas aisément de l'ère des projets à celle des réalisations. Les vieilles figures de la chenille qui souffre pour devenir papillon, du grain porté en terre qui meurt pour germer ne sont pas dépourvues de sens. Elles s'appliquent exactement à l'épreuve qui décide de l'avenir, d'où le caractère sort avec sa forme définitive. Si pénible qu'elle paraisse, celle-ci n'en compte pas moins des heures pleines et fécondes. Elle s'ouvre sur de merveilleuses perspectives, et jamais, elle ne nous fera payer trop cher la conscience de notre vrai moi, notre qualité d'homme ou de femme et l'impression d'avoir atteint le sommet de la vie.

Louise Mireault

De la durée à l'éternité

(En marge d'un aspect de la philosophie de Bergson)

Relier le temps à l'éternité reporte d'abord le philosophe au passage justement célèbre du Timée, où Platon explique que le Père, ne pouvant rendre éternel comme Lui le monde qu'il avait engendré, décida quand même de lui faire don d'une certaine imitation mobile de l'éternité, et alors, « tout en organisant le Ciel, il a fait, de l'éternité immobile et une, cette image éternelle... cette chose que nous appelons le Temps ». Le Temps né avec le Ciel a donc été fait « sur le modèle de la substance éternelle, de telle sorte qu'il lui ressemblât le plus possible, selon sa capacité » [1].

Cela indique très bien ce que je voudrais expliciter. Essayer de réaliser et de penser, dans toute la mesure du possible, comment le temps imite l'éternité ; comment surtout le temps que l'âme ramasse dans la mémoire en avançant, est une totalité riche pour l'éternité et tendue vers l'éternité dont elle est l'image. Le tout que forme la mémoire avec l'ensemble des instants passés, qu'elle a retenus, réalise chez l'homme une possession instantanée de ce qui de soi est successif. Cette totalisation en l'homme, au sommet des êtres de la nature, est l'image du bonheur divin, bonheur de Celui qui possède son existence toute à la fois.

Chaque jour notre durée s'enrichit de l'instant présent. Il lui manque tous les instants futurs. A Dieu rien ne manque. Toutes les successions de bonheur sont en acte en lui au même instant.

Mais l'instant dont nous pouvons parler appartient au temps. Essayant de parler de l'éternité, on est ramené sans cesse au temps. De même que la connaissance des simples nous permet la connaissance des choses composées, l'étude du temps qui est comme le dénombrement d'instants nous conduit à une vue de l'éternité où ils se réunissent, ou mieux qui au-dessus d'eux les réunit.

---

1. Platon, *Timée*, 337 d -38 c. passim.

De la durée à l'éternité

Notre notion du temps fait d'abord appel à un changement survenu dans l'âme. Le temps psychique est au départ. Ce temps psychique, ce changement de l'âme, appelons-le durée. C'est un sens compréhensif du mot durée [1].

La durée est le commencement de notre construction du temps ; « ... quand nous ne subissons pas de changements dans notre pensée, explique bien Aristote, ou que nous ne les apercevons pas, il ne nous semble pas qu'il se soit passé du temps » [2].

Mais la durée ou le temps psychique est fort variable avec les individus. Les uns la disent longue, les autres brève. La durée de la même âme est plus ou moins tendue ou libérée selon la difficulté ou la facilité de l'action. On peut cependant lui assigner des points de repère en consultant le monde de l'espace. Laissons le temps de l'âme se dérouler parallèlement le long d'un mouvement physique. Ainsi la durée va devenir temps par l'intervention de la mesure d'un mouvement physique. Etablissons donc une unité de nos dispositions fuyantes. Et pour cela il suffit de nombrer l'avant et l'après d'un mouvement modèle, d'établir l'heure, le jour, l'année.

Le changement de l'âme d'où on est parti, on peut maintenant le référer à un horaire fixe ; parti de la durée, on arrive à une unité, qui mesure les faits de l'histoire humaine comme de notre histoire individuelle. Cette unité de temps est une mesure conventionnelle, sachant que le mouvement de la terre autour du soleil n'a pas l'indéfectibilité ni la régularité parfaite que les anciens prêtaient au mouvement premier.

Le temps est donc une notion complexe faisant appel à un changement de l'âme, puis à la mesure d'un mouvement dans l'espace. « Intérieur et extérieur, vie et calcul, état personnel de l'individu et révolution impersonnelle de l'univers sont requis au même titre. Point de temps qui n'ait son origine dans un fait psychique. Mais point de temps qui ne

---

1. Au sens très large la durée veut dire simplement la continuation de l'existence. Ce sens large enveloppe à la fois l'éternité, la durée qu'auraient des substances séparées, et celle de notre univers. Nous prenons donc ici durée en un sens moins extensif, pour désigner une durée particulière, celle de l'âme douée de mémoire, ou encore le temps psychique.
2. Aristote, *Phys.*, 218 b 21 ; trad. Carteron. — Texte Laval, p. 82.

suppose la référence aux faits physiques. Car la durée est incapable de se mesurer elle seule. Et inversement le temps physique se vide de sa substance s'il n'est ramené, en définitive, à un changement senti » [1].

L'heureux exégète que nous venons de citer a bien marqué comment Aristote et saint Thomas avaient mis à contribution pour construire la définition du temps cette double richesse d'un changement de l'âme uni au mouvement dans l'espace.

Le changement de l'âme, le temps psychique ou durée, retiendra maintenant toute notre attention. Notre dessein est en effet d'examiner l'exploration bergsonienne de la durée sous cet aspect particulier où il a vu dans le souvenir une totalisation de notre vie.

Bergson veut d'abord rompre la longue alliance établie par l'esprit entre la vie du moi intérieur et le mouvement dans l'espace, éliminer de la durée ce qui vient du monde extérieur, la retrouver, elle, dans sa pureté originelle, voir le changement de l'âme d'où Aristote est parti pour construire sa définition du temps, mais le voir lui-même sans plus d'interférence du monde physique. Le souci de remonter au moi intérieur à l'aide de cette dissociation domine les trois chapitres de son premier ouvrage [2]. Or toute la recherche de Bergson en ce domaine aboutit à poser en l'âme de l'homme une succession de moments qui ne soient pas seulement extérieurs les uns aux autres comme des choses nombrées juxtaposées dans l'espace, mais qui s'entrepénètrent de manière à former un *totum simul*. Une succession dont tout le passé fait acte et est présent à l'instant où on le considère. Déjà en l'homme se réalise donc une certaine éternité. Atteindre en l'homme l'acte total du souvenir spirituel, c'est se rapprocher du centre de l'être, ou encore se hausser vers l'unique instant de Dieu.

Si on essaie de ramener à quelques mots la notion que Bergson se fait de la durée, il faut retenir ces deux lignes : « la durée réelle est ce

1. A.-J. Festugière, *Le temps et l'âme selon Aristote*, dans R. Sc. philosophiques et théologiques, tome 23 (1934), pp. 5-28 ; *Loc. cit.*, p. 27.
2. Essai sur les données immédiates de la Conscience, thèse de doctorat, 1889. Dix-neuvième édition, Paris, Alcan, 1920.

que l'on a toujours appelé le *temps*, mais le temps perçu comme indivisible » [1]. Sans doute par appel au continu (Bergson parle ordinairement de l'espace), le temps est divisible à l'infini. Mais le temps qui jouit d'une certaine indivisibilité est le temps replacé dans l'âme qui retient tout. « Mon état d'âme, en avançant sur la route du temps, s'enfle continuellement de la durée qu'il ramasse ; il fait, pour ainsi dire, boule de neige avec lui-même » [2]. Cette boule de neige, que l'on décomposera différemment selon sa philosophie propre, est assimilable, sur le plan du créé, au *totum simul de Boèce.*

Pour figurer la durée, à tous les autres symboles on préférera celui d'une mélodie. Comment dès lors concevoir la durée intérieure de l'âme qui trouve son plus beau symbole dans une mélodie [3]. L'on s'y exerce en pensant une multiplicité, par exemple soixante secondes ou les heures d'une journée, successivement, avec le souvenir, et par mode de pénétration réciproque [4].

Sur le petit cadran de nos montres on peut considérer d'un seul coup d'œil soixante secondes étalées en surface ; on peut ensuite les parcourir successivement et sans le souvenir, c'est ce que fait la petite aiguille ; je puis enfin m'aidant du souvenir les voir se pénétrant l'une l'autre et s'organisant comme les notes d'une mélodie : « le moi intérieur, celui qui sent et se passionne, celui qui délibère et se décide, est une force dont les états et modifications se pénètrent intimement, et subisssent une altération profonde dès qu'on les sépare les uns des autres pour les dérouler dans l'espace » [5].

L'on est ainsi conduit à opposer l'un à l'autre deux aspects du moi : un moi concret et vivant, dynamique ; un moi dont on juxtapose les états dans un milieu homogène, un moi statique [6].

---

1. *La Pensée et le Mouvant*, p. 188.
2. *L'évolution créatrice*, p. 2.
3. *Essai*, p. 76.
4. *Essai*, pp. 79-80.
5. *Essai*, p. 95.
6. L'opposition statisme-dynamisme qui apparaît dans le premier ouvrage de Bergson (p. 105), continue à jouer, et d'une manière dominante dans les *Deux Sources*... De même la notion de durée réelle, dégagée dans l'*Essai*, et qui signifie continuité indivisée et création,

Le moi vivant, le moi libre, cherche à se créer sans cesse, il se construit dans ce temps intérieur où les moments passés enrichissent le moment présent grâce à la mémoire. Le moi vivant essaie de faire de l'éternité. Il y réussit et, sur un plan inférieur à celui de Dieu sans doute, il imite vraiment l'unique instant de Dieu. C'est pourquoi une étude de la durée, une étude du moi intérieur, de l'existence qui se continue, conduira à l'existence de Dieu ; on passera de la durée à l'éternité ; c'est le sens intérieur des plus belles pages de Bergson. « Nous cherchons seulement quel sens précis notre conscience donne au mot « exister », et nous trouvons que, pour un être conscient, exister consiste à changer, changer à se mûrir, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même » [1]. Si notre lumière naturelle, que Bergson appelle intuition, nous conduit à la durée intérieure elle ira aussi jusqu'à l'être de Dieu ; « ... si, par une première intensification, elle nous faisait saisir la continuité de notre vie intérieure, si la plupart d'entre nous n'allaient pas plus loin, une intensification supérieure la porterait peut-être jusqu'aux racines de notre être et, par là, jusqu'au principe même de la vie en général. L'âme mystique n'avait-elle pas justement ce privilège ? » [2]

Le chemin vers Dieu éternel suivi par la pensée du grand Philosophe est clairement indiqué. Ce serait un problème de discussion philosophique d'établir sous quel mode le cheminement a valeur de preuve.

Notre but dans ce court article n'était pas de discuter en détail les aspects moins justes rencontrés dans ce domaine de la philosophie de Bergson. Nous n'avons rien dit de la notion d'espace qui forme une thèse de départ dans l'*Essai* et que Bergson, sous l'influence de Kant, conçoit comme un milieu vide homogène, en somme une donnée de l'imagination. Nous n'avons pas critiqué non plus l'ordre espace-nombre, rejeté aussi par de grands philosophes modernes [3], et montré que la multiplicité est

---

est reprise dans l'*Evolution créatrice*, qui applique cette notion de durée à la vie en général. Malgré les différents domaines de l'être où il est entré, on voit l'unité de pensée du grand philosophe.

1. *L'évolution créatrice*, p. 8.
2. *Les Deux Sources*... p. 267.
3. Hamelin, *Essai sur les éléments principaux de la représentation*. Deuxième édition, Paris, Alcan, 1925, p. 48-49.

antérieure en nature à la notion d'espace. Il convient de garder ces discussions pour les exposés proprement techniques. Notre but était de retenir un aspect positif d'une particulière richesse dans la philosophie de Bergson.

Conclusion. A celui qui a poursuivi cette recherche nous pouvons dire en terminant, et d'une manière encore plus explicite, le thème qui nous a d'abord animé : vois, cher ami, comment tous tes efforts vers le beau spirituel et le bien infini se sont ramassés dans ta mémoire, comment aucun de tous les gestes que tu as faits vers l'éternité n'a été perdu, mais qu'ils sont au contraire rassemblés dans ton souvenir spirituel où ils forment un *totum simul*, une unité riche de perfection. Unis cette prossession totale du sommet de ton âme et des meilleurs instants de ta vie à la possession plus parfaite qui se trouve en Dieu, joins ton cœur à l'éternité de Dieu, comme le demande saint Augustin, et tu es éternel.

Arcade-M. Monette, O. P.

Le sens des faits

Son Exc. Mgr Roy, O. F. M.

En offrant nos très respectueux hommages à Son Excellence Monseigneur Marie-Antoine Roy, O. F. M., premier évêque d'Edmunston, nous n'avons pas à redire ici la haute valeur intellectuelle et sacerdotale du religieux éminent auquel le Souverain Pontife vient d'accorder une telle marque de confiance. Aussi bien, Mgr le Délégué Apostolique au Canada et Mgr le Métropolitain du Nouveau-Brunswick ont-ils rendu, en cette grande journée mariale et acadienne du 15 août 1945, un très autorisé et solennel hommage au premier pasteur du nouveau diocèse d'Edmunston.

* * *

On nous permettra d'exprimer ici notre joie tout spécialement comme fils de saint Dominique. Les liens sept fois séculaires qui nous unissent aux Frères Mineurs sont embaumés d'un parfum de charité intime en cette terre canadienne où les descendants spirituels de nos Récollets de 1615 sont revenus le 27 mai 1890. Des premiers restaurateurs de la Province séraphique du Canada, deux furent appelés à l'épiscopat : Nosseigneurs Colomban Dreyer et Ange Hiral. Parmi leurs recrues canadiennes, l'un est aujourd'hui évêque en Chine : Son Exc. Mgr Prosper Durand, cependant que deux autres reçurent la dignité de Préfet Apostolique au Japon. Aujourd'hui, c'est au Canada même qu'un Franciscain reçoit en partage une portion de cette chrétienté que *plantèrent* ses héroïques frères de jadis. Nous en rendons de ferventes actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Pontife suprême et éternel.

* * *

L'élu du Christ et de son Vicaire sur terre possède les qualités qui font les vrais évêques. Le R. P. Marie-Antoine Roy ne s'est pas montré seulement le gardien vigilant de la saine doctrine évangélique qui fait la solidité du catholicisme, il fut aussi un incomparable animateur, soucieux d'ouvrir des perspectives nouvelles à un idéal de lumière et de charité. En conformité avec le but de notre *Revue dominicaine*, comment ne pas souligner l'excellence de son apostolat doctrinal auprès du clergé et des communautés religieuses comme auprès des laïcs ? Ses deux der-

niers livres ne sont que des résumés d'un enseignement étendu, opportun, et particulièrement efficace. A l'écouter ou à le lire, on sent qu'il traite de nos grandes réalités divines en homme qui en a fait sa vie profonde. De là ce charme de nous en parler, non point en docteur qui enseigne de haut, mais en ami qui cause avec nous, et qui, sur un ton à la fois familier et grave, évoque d'un accent ému et sincère cette amitié divine à laquelle il convie les âmes.

* * *

En lisant *L'Etat de Grâce* du R. P. Roy devenu Son Exc. Mgr l'Evêque d'Edmunston, je songeais à cette affirmation de Mgr Batiffol : « Nous n'avons pas scrupule de répéter partout et sans cesse au clergé, au jeune clergé surtout, que la propagation et la préservation de la foi n'est pas tant une question d'œuvres qu'une question d'idées, et que le vrai terrain où se décide l'avenir religieux d'un pays est le terrain de la doctrine ». Heureux clergé d'Edmunston, qui trouvera dans son chef l'exemple le plus suggestif et le modèle le plus entraînant !

Albert Lacroix

« *Projections* » [1]

La chronique est un genre difficile, elle suppose plusieurs dons. Il faut, dans le fait quotidien, savoir découvrir l'élément durable, le détail typique, celui qui fait penser ou, du moins, amuse, et ayant dégagé du fouillis des événements de chaque jour ce qui mérite de vivre, l'exposer clairement, agréablement, facilement, car la chronique ne supporte nulle lourdeur. Les sujets les plus graves doivent en effet y être traités d'une manière accessible à tous et facilement mémorisable. Le Père M.-A. Lamarche, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, possède ces dons et les chroniques qu'il a réunies sous les titres *Notre vie canadienne*, *Ebauches critiques*, *Nouvelles Ebauches critiques* et, tout récemment, *Projections*, constituent un petit tableau, certes incomplet mais fidèle, de notre vie non seulement intellectuelle, mais religieuse et sociale. Bien qu'il soit un théologien averti, le Père Lamarche ne cherche pas à compliquer inutilement les choses et il sait allier à un heureux sens des distinctions un profond besoin de simplicité et de clarté de sorte que ses chroniques sont à la fois plaisantes à lire et utiles à méditer. Celles qu'il vient de réunir sous le titre de *Projections* méritent autant d'attention que les *Ebauches critiques*.

1. *Le Droit*, 2 juin 1945.

On sent à lire *Projections* que le catholicisme n'est pas une réalité livresque pour le Père Lamarche, qui ne se contente pas d'énoncer des principes ou axiomes théologiques, mais qui les applique dans les jugements qu'il porte sur les événements et les œuvres. Tout est ici centré en Dieu, principe et fin de toute chose, et le Père Lamarche condamne sans rémission toute forme d'égocentrisme. Quand on se met devant soi on ne peut plus rien voir ! C'est ce qu'avait compris à sa manière cet artisan ciselant avec un soin extrême une pierre au sommet d'une tour de cathédrale, qui répondait à ceux qui lui reprochaient de se donner tant de mal pour des pierres invisibles aux passants : « Je ne travaille pas pour ceux d'en bas, mais pour Celui d'en haut ». Comme l'artisan de la cathédrale, le Père Lamarche ne travaille que pour Celui d'en haut, mais au milieu de ceux d'en bas. Pour lui, le dogme n'est pas une pure structure intellectuelle, mais, selon le beau mot de Gerbet, il est générateur de piété, et le religieux ajoute que c'est dans la liturgie que se manifeste avec le plus de force et d'éclat l'irradiation du dogme.

Dans les chroniques consacrées aux livres, le Père Lamarche s'est préoccupé surtout de certains ouvrages religieux comme la *Vie du Christ*, de Papini, qu'il préfère de beaucoup à celle de Mauriac, malgré ses abus de rhétorique, ou le *Chant de Bernadette* de Franz Werfel. L'attitude de Duhamel devant Pascal fait aussi l'objet d'un intéressant commentaire. Quant aux œuvres canadiennes, il est assez tristement significatif qu'elles ne posent pas de problèmes aussi fondamentaux, et pourtant c'est d'œuvres de premier plan que nous entretient ici l'ancien directeur de la Revue dominicaine : *L'Abatis, 30 arpents.*

Sommes-nous trop littérateurs ? se demande-t-il au début. Trop et pas assez, répond-il au terme de sa chronique. Trop, parce que nous sommes trop livresques ; pas assez, parce que nous avons à un degré excessif le culte de la rhétorique creuse. « Une vraie littérature ne peut naître que de la vie vécue, vie personnelle ou vie sociale, écrit-il ; et du contact avec les choses, choses du présent, choses du passé. Il n'y a que le réel qu'on ait le droit de transposer au moyen des signes de l'alphabet et du lexique. Le principe est évident quand on veut faire œuvre de doctrine ou de science. Mais je vais plus loin encore, et je soutiens que c'est la surabondance du réel qui engendre la fiction ». Le Père Lamarche s'oppose fermement à ce que l'on impose aux étudiants comme thèmes de compositions des sujets hors de leur portée sensible. Et, à propos de *L'Abatis* de l'abbé Savard, il note que l'imprimé doit nous mener à la nature : « que la pulpe retourne à la forêt », selon la formule du docteur Mireault. « L'art le plus soigné en musique, peinture ou sculpture, com-

met une traîtrise quand il s'applique à faire oublier l'univers concret, la création originelle dont il s'inspire, bon gré mal gré, et à laquelle il doit tout, à commencer par sa propre existence... Si le livre nous détache de la vie observée et vécue, il manque son objet le plus final ». Le Père Lamarche n'est toutefois pas l'ennemi de l'art, mais il estime qu'un beau style est un style probe, parce qu'il n'emploie que des mots « qui sont immédiatement échangeables contre des choses ». Il est d'avis, enfin, qu'entre le silence et le tambour, il y a place pour quelque chose. Il y a place pour la voix humaine. Avant de quitter cette question : *sommes-nous trop littérateurs ?*, je veux signaler ici un petit fait tristement significatif survenu il y a deux ans. Le président d'une importante université de l'ouest du Canada, convaincu que la direction du Department of French devait être confiée à un Canadien français, invita les recteurs des universités Laval, de Montréal et d'Ottawa (et, je crois, la Société Royale également) à lui suggérer des candidats à ce poste important. Eh bien, je ne sais si nous sommes trop littérateurs ou non, mais je sais que nos grandes institutions canadiennes-françaises, si fières de leurs facultés de lettres, ne purent suggérer personne à ce président d'université bien disposé à l'endroit des Canadiens français. Lorsque l'on songe à de tristes faits comme celui-ci que je tiens de bonne source, je crois que nous n'avons pas à nous enorgueillir beaucoup de ce que nous appelons « notre mission française en Amérique ». Il y a certes quelque chose à faire de ce côté...

Le Père Lamarche, avec une franchise constante et une sincérité que nul ne saurait mettre en doute, a prôné les réformes qui s'imposaient à ses yeux, a critiqué les faiblesses qu'il observait en s'efforçant de les expliquer, a combattu les erreurs qu'il rencontrait et a proposé les remèdes qu'il croyait appropriés à la guérison de nos maladies personnelles, sociales et nationales. Un exemple de la franchise et de la sérénité avec lesquelles il traite des sujets les plus discutés est le jugement suivant qu'il portait sur Olivar Asselin. Ce dernier, écrit-il, « notre meilleur écrivain national, a parfois critiqué le clergé, du moins tel prêtre ou telle association de prêtres, pour leur façon d'écrire ou d'agir, d'administrer ou d'enseigner. L'abus côtoyant l'usage, il a pu glisser, il a sûrement laissé glisser des collaborateurs de l'un à l'autre. Il s'est toujours défendu d'être anticlérical. Pourquoi ? Parce qu'il savait mieux que quiconque la valeur des mots. Et Pie XI, de son haut lieu, ayant un jour mis les choses au point, il se trouve que ce diable d'homme avait pour lui le pape et la grammaire. De plus, il aimait le prêtre et la compagnie du prêtre. Il excellait à découvrir les mérites cachés de certaines communautés d'hommes ou de

femmes. Il se dévoua durant toute la dernière partie de sa vie à l'entreprise des Frères Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu. Et ses rares mauvais disciples firent une tête longue comme ça en apprenant qu'on l'avait à sa demande enseveli dans une bure monastique ». Et le Père Lamarche parle ensuite d'anticléricalisme dans le bon sens du terme. C'est là, on avouera, une largeur d'esprit, rare sur cette terre. C'est que le Père Lamarche ne combat pas contre des hommes, mais contre le mal qui est en eux. C'est pourquoi son apostolat peut être fécond. D'ailleurs, il s'inspire de la plus saine tradition théologique. L'action du Père Lamarche tire son efficacité du fait qu'elle est pensée. Et qu'elle est droite comme une franche poignée de main.

Guy Sylvestre

Sur Péguy

Il est des auteurs qu'on ne peut lire impunément. Qui s'expose à leur puissante personnalité, qui se prête à leur contact sent bientôt la vision qu'ils ont du monde s'introduire dans ses propres habitudes intellectuelles. Elle s'incorpore à l'âme. On ne s'en arrose pas, dirait Montaigne, on s'en teint.

Il en est ainsi par exemple de Claudel, de Gide et de Péguy. Qui a lu Péguy (on ne parcourt pas mes cahiers, disait-il, on les lit), comment peut-il se défendre d'un premier mouvement d'impatience devant certaines manières de penser, devant certaines idéologies modernes représentées par un Valéry, un Benda, un Romains, un Keiserling pour ne nommer que ceux-là dont l'influence sur la pensée contemporaine est prépondérante ?

Le désespoir implacable de Valéry, l'intellectualisme desséchant de Benda, l'unanimisme abrutissant de Romains ou le tellurisme brutal de Keiserling : autant de symptômes révélateurs d'un fléchissement indiscutable de la conscience humaine. Péguy, le chantre de la petite vertu Espérance, Péguy, l'ennemi juré de tout intellectualisme officiel ou autre, l'individualiste farouche de l'Affaire Dreyfus, le héraut des forces spirituelles de la nation, que penserait-il de toutes ces jongleries ?

, Car l'empreinte de Péguy se reconnaît à cet accord qu'il rétablit entre le temporel et l'éternel, et celui qui, une fois, a subi cette empreinte ne peut plus faire abstraction de la nature ou de la Grâce :

Car le surnaturel est lui-même charnel,
Et l'arbre de la Grâce est raciné profond

Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond.
Et l'arbre de la race est lui-même éternel.

Pour ma part, je dois avouer que nul ne peut me faire éprouver cette attente intellectuelle, cette ferveur, cet enthousiasme que je ressens en ouvrant un cahier de Péguy. Je sais qu'il m'entraînera bien loin du sujet, que, partis pour explorer la philosophie de Descartes, nous nous retrouverons, lui et moi, à cent lieues du Discours de la Méthode. Que m'importe ? C'est moins la pensée de Descartes qui m'intéresse que la pensée de Péguy. Que ceux qui ne goûtent que les livres bien ordonnés avec table des matières et chapitres bien rangés n'entrent pas. Qu'ils passent outre. Péguy n'écrit pas une thèse en vue de la soutenance.

Les Tharaud, je crois, l'ont raillé du peu de succès qu'il avait dans le choix de ses titres. Il vaut mieux en effet ne pas essayer de comprendre pourquoi la Note sur M. Descartes et la philosophie cartésienne porte ce titre plutôt qu'un autre. Où dans tout cela est-il question de M. Descartes ? Sans doute, arrivé à mi-chemin, après avoir longuement étudié la méthode cornélienne, déclare-t-il : « Ici, nous retrouvons Descartes ». Mais ce n'est qu'un éclair, qu'un ressaisissement et le pauvre philosophe est vite oublié.

Vraiment, il est à conseiller aux spécialistes des thèses de s'abstenir de toute lecture de Péguy. J'affirme même que cette lecture leur serait proprement désastreuse. Vous voyez d'ici les expressions héberluées des savants docteurs, le chef recouvert de l'imposant bonnet carré, à l'audition d'une thèse soutenue à la manière de Péguy. Ah, non ! Le pauvre candidat n'aurait aucune chance. « Retournez, Monsieur, à l'école primaire et apprenez-y les éléments de l'argumentation primaire ». Péguy n'aura eu aucun succès dans les milieux universitaires.

Mais s'il délaisse les sentiers battus, les routes achalandées pour suivre le caprice de son imagination, quelles découvertes ne fait-il pas dans les régions inexplorées de la pensée ! Il avance à tâtons, hésite, revient sur ses pas, oblique à droite pour s'engager dans une piste oubliée qui paraît aboutir à une épaisse forêt, mais, au moment où nous le croyons perdu, voici apparaître une délicieuse clairière que personne ne soupçonnait et dont lui il avait l'intuition. Car pour cet admirateur de Bergson l'intuition n'est pas un vain mot.

Et c'est ainsi que nous faisons ensemble des découvertes formidables. L'ardeur qu'il a apporté à l'étude de Corneille et de Hugo lui a fait trouver entre ces deux poètes une foule de correspondances secrètes et lui a fait repérer comme nul autre la source jaillissante de leur inspi-

ration. Corneille, ce génie pétri de mystique, incapable de talent ; Hugo poète pourri de talent chez qui (dans Booz endormi, par exemple) le génie prend parfois une éclatante revanche. Jérimadeth !

Pourtant, cette absence de système, ce désordre qu'affecte Péguy n'est qu'apparent. Au fond, il est l'écrivain le plus systématique, le plus ordonné, le plus *classique* qui soit. Cette distinction entre la mystique et la politique que l'on retrouve partout dans ses œuvres, c'est un système, c'est un ordre. Cette notion du temps empruntée à Bergson, cette image du présent, point d'articulation du passé et de l'avenir, jonction de deux cônes se touchant par le sommet, c'est un ordre et c'est un système qu'il applique non seulement à la psychologie mais à la morale et à l'économique.

Toutes ses recherches sur l'histoire s'expliquent par cette notion bergsonienne qu'il a du présent. Il condamne les historiens en place parce qu'ils considèrent le présent comme un passé inscrit, parce qu'ils veulent faire l'inscription du présent et de l'avenir et qu'ils mettent ainsi de côté un facteur primordial, celui de notre véritable liberté. Les cuisants reproches qu'il adresse aux modernes d'avoir délaissé le spirituel au profit de l'argent, c'est-à-dire au profit de ce qui se compte, de ce qui s'évalue, de ce qui s'inscrit dans les livres, s'inspirent de ce principe.

Péguy est du peuple et il appartient au peuple. « Il ne faut pas le dissimuler, écrivait-il à Halévy, nous appartenons à deux classes différentes, et vous accorderez que dans le monde moderne, c'est bien la plus grosse différence, la plus grande distance qui se puisse introduire. Et moi. Moi, vous le savez. Voyons, tout le monde le sait. Ma grand'mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire... à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis ». Il n'a jamais pu se faire aux subtilités du monde universitaire, il n'a jamais pu atteindre à cette suprême élégance universitaire, la seule authentique, la seule bien venue et, de guerre lasse, il y a renoncé. Ses goûts sont populaires. Il aime les situations bien nettes, bien tranchées. L'admiration qu'il voue à Corneille et à Hugo, il la refuse à Racine ou à Fénelon, et force nous est d'avouer qu'il s'est montré injuste pour l'auteur d'Athalie.

Un ami me rapportait ce conseil que Maritain adressait naguère à un groupe de jeunes Canadiens français : « Vous cherchez un point de ralliement ? Pourquoi ne serait-ce pas autour de Péguy ? » Ce mot du grand philosophe m'a longtemps laissé songeur, et je dois avouer que je n'en ai pas encore saisi toute la portée. Tout de même, comme il serait noble le peuple dont la jeunesse porterait l'empreinte de Péguy !

Marcel Lacourcière

Consultations théologiques [1]

M. le chanoine Labrecque ayant toujours parlé comme un gros livre et son dernier ouvrage couvrant 16 années de contribution à la Semaine Religieuse de Québec, je ne suis pas surpris de cette masse imprimée qui s'étale aujourd'hui sur mon bureau. D'autant que la qualité ici fait oublier la quantité et qu'un ferment léger, subtil, agrémenté parfois d'une bonhomie de pince-sans-rire, anime et soulève en ses quatre dimensions cet apparent poids mort. Par ailleurs il devient impossible, devant une œuvre aussi considérable et disparate, en dépit du lien d'unité que l'auteur sut y mettre après coup, d'entrer dans une appréciation de détail. Une seule remarque me tient à cœur. Je veux signaler le haut exemple de constance et d'ingéniosité dans l'étude offert par le distingué chanoine en d'ingrates conditions de santé. Ce n'est pas en marchant qu'il démontre le mouvement. Et c'est peut-être en pratiquant l'horizontale qu'il a fait davantage pour la diffusion de la science sacrée, la défense du thomisme, la direction des âmes, en particulier des âmes sacerdotales, et le règlement par arbitrage de plusieurs causes intéressant l'Eglise et la société. A son émouvante carrière, et surtout à sa personne qui est un argument, je souhaite qu'un heureux anniversaire — il doit préparer des noces de métal comme tout le monde — permette un jour à ses amis ecclésiastiques et séculiers de rendre un public hommage.

Ce préambule semblera peut-être aux méchants une sorte d'alibi en vue de m'épargner un travail d'approche. Disons donc tout court, pour satisfaire à l'équité et au manque d'espace, que ces « Consultations théologiques » diffèrent assez des « Cas de conscience » ordinaires pour nous en reposer. Ces derniers, parus en nombre à l'époque déclinante de la scolastique, ne sont pas dépourvus de mérites, loin de là. La plupart cependant, par un angle ou un autre, nous éloignent de la vie vécue, alors que le but principal de la casuistique est de nous en rapprocher. Pour cette raison que souvent leurs auteurs, comme ceux des romans à thèse, *imaginent* des situations ou des faits de nature à mettre en valeur les principes. Le chanoine Labrecque a pu user du procédé, qui est un procédé littéraire, mais en des conjonctures spéciales. Pour la plupart des « cas », il n'eut qu'à attendre les événements réels et sans attendre longtemps. D'une *semaine* à l'autre c'est un invisible défilé de consultants de toutes classes. C'est un curé, un desservant, un vicaire, un chapelain, un homme d'œuvres, aux prises hic et nunc avec un problème

1. Chanoine CYRILLE LABRECQUE, Québec, 1945, 23 cm. 668 p.

justiciable du Droit Canon, qui s'en soulage d'avance en écrivant au Directeur. C'est une épouse, une mère, une jeune fille fréquentée, devant prendre une attitude, une décision où la morale chrétienne se trouve gravement intéressée. Je vous dis que tout y passe, depuis les scrupules d'un fervent de l'étiquette : il saura désormais qu'il doit servir du *monsieur l'Abbé* aux prêtres séculiers et du *révérend Père* aux religieux ; jusqu'à ceux d'une ménagère : elle saura désormais qu'elle peut servir, les jours d'abstinence, le canard sauvage, l'outarde et l'oie blanche occis ou achetés par le mari chasseur.

Bien entendu, la réponse à ces mille questions nécessite le recours à la théologie, même dogmatique, aux Ecritures, à l'histoire, à la discipline générale ou diocésaine, aux précédents, aux coutumes établies. Avec une rare élévation de vues, une inflexible conscience, dans un langage exempt de crudité et d'ambiguïté (qu'il convient de citer en exemple à tous les fabriquants de tracts et sermons sur les 6ème et 9ème commandements), le sagace chercheur indique des solutions d'une telle pertinence qu'il n'y a plus qu'à répondre amen, si l'on conserve encore, à l'encontre des avariés de la politique et des affaires, un certain sens de loyauté et d'objectivité.

Ajoutons en plus que les directives de M. le chanoine, si elles partent de données concrètes, ont toujours une portée sociale, soit directe soit par mode de répercussion. Ce qu'il enseigne à propos de la danse, de la continence périodique et d'autres rapports entre les sexes, du socialisme et du communisme, des syndicats et des grèves, des contrats et testaments, voire de l'usage de timbres oblitérés, s'applique selon la lettre et l'esprit à n'importe quelle circonscription diocésaine. En sorte que je ne vois plus quel groupe tant soit peu cultivé pourrait ne pas prendre intérêt et profit à la lecture de ces pages, à commencer par un regain de confiance en la sagesse inspirée de notre Eglise enseignante. *Ad multos annos*, dirai-je à l'auteur et à sa progéniture.

M.-A. Lamarche, O. P.

L'esprit des livres

R. P. Marie-Antoine Roy, O. F. M. — « L'état de grâce ». Montréal, Editions Fides, 1945. 19 cm. 184 pp.

Dans la R. D. de juillet-août 1942, pp. 63-64, j'avais la joie de rendre compte d'un précédent volume du même auteur : « Quand Dieu invite » (Québec 1941). Et je disais que les huit chapitres courts, clairs et ramassés de cet alerte exposé en faisaient un vade-mecum plein de richesses. Dans le volume qui m'est remis aujourd'hui, je trouve aussi huit chapitres débordant des mêmes qualités et atteignant à la même réussite apostolique.

Hier, c'était sur la vocation. Aujourd'hui, l'auteur traite de notre état de grâce. C'est toute notre destinée à chacun de nous : notre amitié avec Dieu dans l'état de vie choisi à Sa lumière. On trouvera ici des pages simples et concises, lumineuses d'amour divin, où on ne lit rien d'exalté ni de compliqué. Ce petit livre respire une théologie vivante, une grande paix et une belle sérénité qui sont le secret de son rayonnement.

A. Papillon, O. P.

R. P. Michel Doran, O. P. — « L'Action Catholique, Nature et Structures ». Ottawa-Montréal, Editions du Lévrier, 1945. 19 cm. 192 pp.

Sous sa couverture élégante, c'est une petite *Somme* d'Action catholique qui nous arrive, signée par le R. P. Doran. Le fondement, la substance, la fin, la pensée et la méthode de l'A. C. se révèlent avec le déroulement des chapitres de la première partie (pp. 18-134). Une seconde section étudie la vie concrète et les moyens d'intensifier le rendement apostolique des divers mouvements spécialisés (pp. 135-164). Vingt pages concernent ce mouvement *préparatoire à l'A. C.* (page 166) qu'est notre scoutisme catholique canadien-français (pp. 165-183). Voilà le bilan que dresse pour nous le R. P. Doran, avec une érudition nourrie de la pensée de saint Thomas autant que des documents pontificaux et de leurs plus pertinents commentateurs. C'est un examen sans repliement, rédigé avec clarté et sobriété, dans une langue et dans un style d'appréciable qualité. Le profit qu'en retireront aumôniers et militants d'A. C. les portera à étudier toujours davantage et à répandre autour d'eux ce vade-mecum excellent, écrit spécialement pour le Canada.

Albert Lacroix

Berthelot Brunet — « Les Hypocrites. I : La folle expérience de Philippe ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1945. 19 cm. 240 pp.

Bâclé. De réelles qualités — puissance d'imagination, pittoresque de certains détails — sont trop souvent gâtées par l'incohérence du récit.

L'auteur nous fait passer d'un réalisme minutieux et pessimiste à des fantaisies sans grâce. Toujours la même redoutable abondance, une facilité sans mesure ni contrôle, un flot qui déferle pendant deux cent quarante pages et qui noie les meilleures trouvailles.

André Diotte

Abbé A. Martin — « Le Mariage. Précis théologique et canonique ». Montréal, Librairie P.-A. Ménard, 1945. 22.5 cm. 260 pp.

Le *précis théologique et canonique* même couvre 137 pages de ce volume. Viennent ensuite un florilège de cas variés et pratiques (pp. 139-239), puis un formulaire suffisant et à point (pp. 241-248). Les professeurs de morale et les prêtres du ministère qui utilisent ce memento depuis sa parution en 1936, trouveront superflu que j'en trace ici l'éloge. Je veux seulement rapporter le jugement de l'un des plus grands canonistes contemporains, le R. P. Emmanuel Suarez, O. P. Après avoir lu cet ouvrage de l'abbé Martin, l'éminent Doyen d'alors de la Faculté de Droit Canon de l'*Angelicum* déclarait : « C'est ce qu'il y a de plus réussi dans le genre jusqu'à date. Et je pense qu'il sera difficile de faire mieux. C'est un sommet de la vulgarisation ». Remercions donc les professeurs du Grand Séminaire de Montréal de l'initiative de cette réimpression canadienne. L'éditeur P.-A. Ménard l'a réalisée avec un art consommé.

A. Papillon, O. P.

Abbé Albert Tessier — « C'est l'aviron qui nous mène ». Montréal, Editions Fides, 1945. 25 cm. 48 pp.

Voici le quatrième des *Beaux Albums Tavi*. Ai-je besoin de souligner qu'il est alerte et captivant ? Mais s'il partage ces agréables privilèges avec ses trois frères aînés, ce nouveau venu possède aussi une originalité et un intérêt documentaire bien à lui.

Jacques Boileau

Gérard Filteau — « L'épopée de Shawinigan ». Shawinigan, Guertin et Gignac, 1944. 22 cm. 428 pp.

Trois sections : Travail de la nature, Travail des hommes, Glanures. La première est l'œuvre de deux savants professeurs de l'Université Laval : M. l'abbé Wellie Laverdière et M. Carl Fæssler. La suivante est de M. Filteau lui-même. La gerbe finale a été composée par un groupe d'amis fervents de la belle et dynamique cité industrielle mauricienne.

Le début est un chef-d'œuvre de monographie scientifique, et la fin, un chant d'amitié intelligente. Le panneau central de ce triptyque nous dessine l'œuvre totale réalisée à Shawinigan avec un singulier relief, pénétré de généreuse émotion. Pour préparer l'*Histoire de Shawinigan*, on ne pouvait poser plus lumineux jalon.

Albert Lacroix

« Pour mieux servir Dieu », par l'auteur de « La foi en l'amour de Dieu ». Providence Maison-Mère, Montréal, 1945. 19 cm. 316 p.

Quiconque est parvenu à s'assimiler un traité complet de vie intérieure aura tout avantage ensuite à approfondir certains aspects particuliers. C'est pour répondre à ce besoin que le P. Timothée Richard publiait il y a quelques années son magnifique ouvrage en deux tomes : « Théologie et Piété » ; et que l'auteur de « La foi en l'amour de Dieu » (puisqu'il ne faut pas l'appeler par son nom) revient à la tâche avec « Pour mieux servir Dieu ». Ces aspects particuliers de la vie de la grâce sont choisis parmi cent autres, soit à cause de leur caractère pratique, soit à cause des propensions naturelles d'un écrivain, le plus souvent pour les deux motifs combinés.

L'auteur prétend se poser comme un simple reflet des maîtres, et je veux bien, puisque c'est déjà à son honneur. Mais il appartient aux critiques de ne pas s'y méprendre. La lumière s'adjoint le coloris du vitrail et l'œil n'ose pas s'en plaindre. Quand l'enseignement des maîtres vivants ou disparus nous arrive par l'intermédiaire d'une âme ardente, épurée par de longues souffrances, au surplus bien douée sous tout rapport, leur influence y gagne au lieu d'y perdre, et le lecteur en bénéficie doublement. L'auteur de « Pour mieux servir Dieu » m'apparaît comme un reflet personnel et vivant de ceux-là qu'*elle* vénère (car c'est une femme, une femme *providentielle*) et dont elle interprète fidèlement la pensée en y ajoutant le fruit de son expérience. Et combien d'ecclésiastiques renseignés sur ces matières et tenant bien la plume pourraient et devraient en faire autant.

Je recommande en particulier les deux chapitres consacrés à l'*Indispensable ascèse* et à la *Pureté d'intention*. Le premier nous met en garde contre « une voie fleurie où la perfection s'obtiendrait au rabais par quelques vertus de prie-dieu qui rachèteraient les concessions faites à la nature » ; le second, contre « cette recherche exagérée de l'estime où l'âme dépense sa propre substance à ourdir des toiles d'araignée ». On y constate en plus que l'écrivain fait litière à peu près complète du style bonne sœur, ce style à part, indéfinissable, qui contribue à faire déprécier, dans certains milieux, le degré de culture et la compétence pédagogique de nos plus brillantes communautés.

Criticus

Albert Feuillerat — « Baudelaire et sa mère ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 224 pp.

Léon Daudet a mis au compte de l'hérédité la nature et l'existence tourmentées de Charles Baudelaire : « Quelqu'un qui eût bien connu sa parenté et l'eût bien connu, eût pu rapporter chacune de ses lubies à tel ou tel, mettre des noms de morts sur chacun de ses hérédismes... On ne secoue pas aussi aisément le poids des aïeux reviviscents entre la trentaine et la cinquantième année. Il faut une assiduité volontaire que ne possédait pas Baudelaire et un entraînement qu'il ignorait » (Léon Daudet, « L'Hérédo », p. 233).

Le cas du poète a vivement intéressé les psychologues et les moralistes qui l'ont considéré comme le cas-type d'une victime partiellement inconsciente des conditions de sa naissance et de son éducation. Doit-on rechercher l'origine d'hérédités aussi impérieuses dans la différence d'âges de son père et de sa mère : vingt-six ans pour sa mère et soixante ans pour son père ? L'expérience commune semble permettre cette hypothèse. On croit généralement que les enfants nés de ces sortes de mariages sont grandement exposés au déséquilibre physique ou mental. Ces propensions naturelles peuvent-elles être vaincues ou tout au moins contenues par une éducation appropriée et une pratique religieuse intense ? L'éducation de Baudelaire a dû se faire à la façon moderne, à coup de raisonnements. Ses folies permettent de croire que l'on n'eût couru aucun risque en lui donnant quelques bonnes corrections pendant l'enfance et l'adolescence. Quant à la pratique religieuse, bien que né d'une mère catholique, le poète ne s'en inquiéta plus dès avant la vingtième année. Les hérédités ruinent-elles totalement le libre-arbitre et s'opposent-elles irréductiblement au travail de la grâce ? Les dogmes défendent aux croyants de le penser.

L'auteur de « Baudelaire et sa mère » n'a pas abordé ces problèmes. Tel n'était pas son but. Cependant son livre offre à ceux qui voudraient tirer des conclusions psychologiques et morales une documentation riche et solide. M. Feuillerat a voulu seulement éclairer à leur véritable lumière les relations du poète et de sa mère, relations que certains historiens de la littérature française préjugés ou mal informés nous ont représentées sous de fausses couleurs. L'auteur s'est appuyé en majeure partie sur la correspondance du fils et de la mère. Cette correspondance offre de singuliers points de ressemblance avec celle de Dostoïevski à son épouse : toujours les mêmes motifs sous-jacents, demandes incessantes d'argent, mêmes regrets stériles, mêmes promesses vaines. Dostoïevski contracte des dettes de jeu, Baudelaire dépense sans compter pour le luxe, la boisson et bien d'autres plaisirs variés. Le génie chez ces deux hommes n'est que l'hypertrophie d'une puissance au détriment de l'équilibre général.

L'auteur insiste sur la sincérité des regrets et des promesses du poète, sincérité d'aboulique qui aiguise sans doute la curiosité des psychologues, mais laissent les moralistes assez sceptiques. Ces derniers savent ce qu'il faut penser d'une sincérité qui ne va jamais au delà des paroles orales ou écrites. Encore une fois, l'auteur se tient en dehors de ces problèmes ; il s'en tient exclusivement aux faits et de ce point de vue, comme du point de vue strictement littéraire, son étude est instructive et agréable.

A. Saint-Pierre, O. P.

Rosario Lesieur, P. S. S. — « Elementa Sacræ Liturgiæ ». Montréal, Grand Séminaire, 1944. 21 cm. 144 pp.

Pour le concept même de *Sainte Liturgie,* l'auteur ne semble pas vouloir dépasser le niveau de Hébert-Fayard et autres cursistes de rubriques. On ne pourra que le regretter, mais c'est peut-être seulement partie remise.

Donc, de par le vouloir précis du distingué professeur de la Faculté de Théologie de Montréal, cette publication liminaire garde une saveur concrète qui en accuse la destination pratico-pratique. Sa valeur pédagogique est remarquable, et sa présentation matérielle est soignée. On sent que M. Lesieur possède une solide expérience de l'enseignement, et qu'il connaît les besoins comme les lois d'un travail d'initiation. Ce m'est une joie d'ajouter qu'il y a su y répondre d'une manière très appropriée.

A. Papillon, O. P.

R. P. André Legault, C. S. C. — « Le Père Moreau ». Montréal, Editions Fides, 1945. 19.5 cm. 192 pp.

Durant la première moitié du dix-neuvième siècle s'est produit en France un renouveau catholique dont notre Mgr Bourget chercha de toute son énergie à communiquer à son diocèse la richesse et la fécondité. Le P. Basile Moreau, fondateur des religieux et des religieuses de Sainte-Croix, fut l'un des plus actifs promoteurs de ce mouvement.

Le R. P. André Legault, avec beaucoup de précision, d'exactitude et de sobre clarté, nous présente l'histoire de ce saint prêtre. Il étudie sa vie, son âme, sa pédagogie, ses œuvres, ses vertus, et aussi ses épreuves : épreuves inouïes, entre toutes pénibles parce que provenant de la première génération spirituelle du fondateur.

Peut-être les cadres adoptés par le R. P. Legault : *vie cachée, vie publique, vie souffrante, vie glorieuse,* sont-ils trop ordonnés pour ne pas se révéler un peu artificiels. Mais on aimera ce livre où l'art littéraire met en valeur l'érudition la mieux informée et la piété la plus filiale.

André Diotte

Pierre Baillargeon — « Les médisances de Claude Perrin ». Montréal, Parizeau, 1945. 19 cm. 200 pp.

Trente-cinq chapitres de *médisances*. Elles nous sont assenées en petites phrases courtes, péremptoires, qui s'accumulent, mais dont chacune a du trait. Dans la masse de ces remarques nos lecteurs pourront choisir les réflexions pertinentes et les vérités fragmentaires. Cela vaut mieux, je pense, que d'appliquer ici aux dicts de l'auteur sa propre question de la page 84 : « Quelle médisance y ajouter ? »

Jacques Boileau

Madeleine Grandbois — « Maria de l'hospice ». Montréal, Parizeau, 1945. 19 cm. 176 pp.

Sept contes. Leur inspiration, aussi fraîche que franche, nous jette loin des villes, en plein terroir québécois. Les scènes de mœurs locales sont rendues avec un art sobre et déjà sûr de soi.

Pittoresque, mouvement, chaleur des tableaux, style sans raideur ni

contorsion : c'est dire que le talent de l'auteur s'affirme vigoureux et souple dès cette première manifestation.

André Diotte

Andrew J. Krzesinski — « National Cultures, Nazism and the Church ». Boston, Bruce Humphries, 1945. 20.5 cm. 130 pp.

Le même — « Religion of Nazi Germany ». Même librairie, 1945. 20.5 cm. 48 pp.

Le même — « Nazi Germany's Foreign Policy ». Même librairie, 1945. 20.5 cm. 44 pp.

M. l'abbé Krzesinski est connu au Canada français tant par les cours qu'il a donnés à la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal que par la toute récente traduction, publiée aux Editions Fides, de son beau livre : « Is Modern Culture Doomed ? » (New-York 1942) dont l'édition originale a été recensée ici même en mars 1943, p. 188.

Le nouveau volume du savant professeur polonais reprend sous le seul angle naziste l'exposé du volume de 1942. Ceci permet à l'auteur d'étoffer et de préciser encore davantage la présentation et l'examen du problème. Le Dr Krzesinski possède l'art de déblayer la question naziste de tous les éléments adventices et de la traiter avec une clarté, avec un accent de droiture qui conquièrent la sympathie du lecteur et pourront emporter sa conviction.

Les deux brochures condensent les principales conclusions du précédent ouvrage pour une plus vaste et plus rapide propagande à travers le grand public.

Regis McNeely

Jean de La Bruyère — « Les caractères ». Montréal, Editions Variétés, 1944. 18.5 cm. 372 pp.

Après La Fontaine, Racine et Pascal, voici que la librairie Variétés lance la première édition canadienne de La Bruyère. Format pratique, typographie parfaite. Un délicieux avant-propos de M. René Ristelhueber réussit à condenser en un peu plus de quatre pages tout l'essentiel sur l'auteur et son œuvre.

Albert Lacroix

Frère Léon — « Formation religieuse et méthodes actives ». Montréal, Granger, 1944. 21.5 cm. 176 pp.

Le même — « Hors des sentiers battus. Essai de méthodologie nouvelle ». Montréal, Granger, 1944. Quatre fascicules de 21.5 cm. 148, 180, 160 et 112 pp.

La Librairie Granger a été bien inspirée de réimprimer pour les répandre chez nous ces alertes exposés du Frère Léon, mariste belge. La

pédagogie de cet actif religieux enseignant, traditionnelle dans sa substance, s'ouvre volontiers aux méthodes nouvelles. Un esprit accueillant et juste anime ces cahiers très informés, mesurés et pratiques.

Claude Clément

VIEUX DOC — « En guettant les Ours ». Librairie Beauchemin Limitée, Montréal, 1945. 20 cm. 259 pp.

Voici un livre bien démocratique tant dans sa tenue que dans son contenu. En parcourant ces « mémoires joyeux d'un médecin des Laurentides », l'on ne saurait manquer de se laisser aller au rire le plus franc, même si quelquefois l'auteur pousse la plaisanterie trop loin. Alors s'il est vrai, selon les doctes membres de la Faculté, que le rire est le meilleur des toniques, le volume « En Guettant les Ours » est digne du brave médecin de campagne qui l'a écrit et il mérite d'être lu par tous ceux qui désirent recouvrer leur santé, en particulier les hypocondriaques !

D'ailleurs le Vieux Doc, dans sa Dédicace, n'a-t-il pas inscrit cette phrase : « A ceux qui, comme Dante, n'ont jamais *ri*, je présente... mes plus profondes sympathies ». Quoi qu'il en soit de l'auteur de la Divine Comédie — laquelle n'a rien de comique ! — les descendants et les amis du Dr Edmond Grignon peuvent se réjouir du succès de son ouvrage. Celui-ci, dont la première édition date de 1930 et dont la quatrième édition, revisée, corrigée et augmentée, vient d'être publiée chez Beauchemin, en est à son 17e mille. Mentionnons enfin qu'il est illustré par A. Bourgeois, A.-A. Labelle, de Montréal, et Mat, de Paris.

Marcel-M. Veilleux, O. P.

Germaine GUÉVREMONT — « Le Survenant ». *Roman régionaliste.* Editions Beauchemin, Montréal, 1945. 19 cm. 264 pp.

Rien qui détonne absolument dans ce roman, rien non plus qui émeuve puissamment : une peinture de mœurs sorelloises d'il y a trente ans esquissée en tableaux variés liés les uns aux autres par une intrigue plutôt débile.

Un inconnu survient et s'installe soudainement dans une paisible famille d'agriculteur. Son physique d'athlète, son habileté manuelle, son endurance à l'ouvrage, le mystère qui entoure sa personne lui valent la protection du maître de la maison et font chavirer le cœur des jeunes filles. Tout cela ne va pas sans lui attirer en même temps des jalousies. Il disparaît comme il est venu au moment où son entourage, pour différents motifs, commence à compter sérieusement sur lui. L'auteur annonce une suite à son récit. Le pays de Québec devra-t-il son premier roman-fleuve à une femme ? Sera-ce une chronique des Beauchemin ?

Il y aurait beaucoup à dire sur la manière d'écrire de l'auteur. Comme dans le plus grand nombre des ouvrages de ce genre les canadianismes et les anglicismes s'entremêlent sur les mêmes lèvres dans la même conversa-

tion aux expressions très correctes que même un interlocuteur cultivé n'emploie pas dans le langage parlé. Il faut un rare talent pour donner la note juste dans ce domaine. Il est difficile de ne pas gâter la saveur réelle de « la vieille parlure » en voulant lui donner une couleur locale qui ne tourne pas à l'eau trouble ou trop forte.

« Le Survenant » témoigne cependant de qualités évidentes de narratrice. On voit que Mme Guévremont s'efforce de pénétrer la vie sorelloise de 1910 et l'idée qu'elle nous en donne paraît assez juste. Elle fait aisément ressortir un personnage et décrit sans effort une scène campagnarde. Ses sujets d'observation manifestent même une pensée virile. La force masculine l'émeut ; elle en donne une impression exacte. Ce qui manque à l'ensemble de son ouvrage pour une satisfaction complète du lecteur est imponderable ; c'est peut-être la suite de son récit. Il y a toujours des faiblesses dans les chroniques, même chez Duhamel, même chez Balzac...

A. Saint-Pierre, O. P.

Pierre Benoît — « Le Sentier couvert ». *Roman.* Les Editions de l'Arbre, Montréal, 1945. 19 cm. 121 pp.

Un texte plus aéré, une présentation générale plus soignée auraient beaucoup contribué à relever la valeur intrinsèque réelle de cet ouvrage. L'auteur n'y a probablement pas fait attention dans la certitude que l'intérêt de son récit en ferait oublier la gaine, ou bien il a voulu tenter le public avec son premier roman en le jetant comme une amorce encore peu dégrossie, quitte à profiter ensuite des réactions. Le procédé ne manque pas d'intelligence ; il se publie de nos jours tant de livres dont tout l'intérêt réside dans le frontispice.

« Le Sentier couvert » est au fond un roman sociologique, un roman à thèse, si l'on veut ne pas serrer de trop près le sens traditionnel de cette observation. Mais l'idylle obligatoire à tout roman et l'intrigue ingénieuse ne sont pas noyées au milieu des considérations philosophiques. Elles prédominent partout les leçons de morale inhérentes au thème et sagement dosées. On pourra constater que l'auteur partage l'opinion de ceux qui croient que les misères des temps proviennent beaucoup plus de la déformation intérieure de l'homme que des vices des institutions et que l'homme ne se réforme pas intérieurement sous l'influence de cadres extérieurs imposés de force ou d'autorité.

Il n'y a pas un seul paragraphe du livre de M. Pierre Benoît qui ne puisse être mis sous tous les yeux et ne soit bienfaisant pour tout lecteur. L'auteur a vraiment fait de la bonne littérature avec de bons sentiments.

A. Saint-Pierre, O. P.

Pierre Daviault — « Histoires, légendes, destin ». Montréal, Edit. Moderne, 1945. 19 cm. 248 pp.

Nouvelle série des *carnets d'un liseur*. Le précédent volume a été recensé dans notre livraison d'octobre 1942, p. 189. Il ne s'agit pas ici de

Petite Histoire au sens strict du terme : recherche et critique documentaires des événements historiques de moindre importance. C'est tout simplement une décoction plutôt faible de nombreuses lectures dont la valeur intrinsèque s'affirme très inégale. Certains ouvrages sur tel personnage ou telle affaire apparaissent parmi les moins solides entre toutes les publications afférant au cas étudié. D'autres fois, le texte ici condensé est déjà vieilli, v. g., 1er février 1936 (p. 132) ou 20 mars 1937 (p. 116), et voit ainsi sa valeur d'information surpassée par des ouvrages subséquents plus et mieux renseignés. Enfin, le style des trente résumés contenus dans ce volume s'avère trop souvent terne et blafard. En réunissant ses articles d'antan, le compilateur n'a même pas pris soin d'éliminer la répétition de vénérables formules de remplissage telles que : « Mais, comme disait Kipling, c'est une autre histoire ».

André Diotte

Alphonse DÉSILETS — « Le Miracle de St-Damien ». Montmagny, Editions Marquis, 1945. 19 cm. 210 pp.

On trouvera ici une esquisse singulièrement vivante de la carrière et des fondations religieuses du chanoine Onésime Brousseau (1853-1920) à Saint-Damien de Bellechasse, diocèse de Québec. Laissant de côté les détails minutieux et les polémiques encombrantes, l'auteur n'a retenu que l'essentiel. Un film rapide, où tout se tient, où rien de caractéristique ne manque.

Jacques Boileau

Abbé Emile LAMBERT — « Causons, mes amis, causons ». Montréal, Granger, 1945. 20 cm. 220 pp.

Recueil de trente et une causeries divisées en quatre sections aux titres impressionnants : sociales-économiques, scientifiques-morales, littéraires-psychologiques, enfin « douze causeries artistiques selon les différents mois ». Sous ces divers chefs, l'auteur a recueilli pour les âmes chrétiennes de nos paroisses et de nos maisons d'éducation les foisonnantes réflexions que la vie au jour le jour et au mois le mois lui a suggérées.

M. l'abbé Lambert ne vise pas à l'originalité, mais simplement à présenter à ses auditeurs et aujourd'hui à ses lecteurs un christianisme vivant et imprégnant le tout de notre existence. On pourra ne point goûter ici ou là tel exposé superficiellement traité et tel passage au style alambiqué. Mais on ne saurait méconnaître le solide bon sens religieux de ces deux cents pages.

Albert Lacroix

Louis ROUGIER — « Les accords Pétain Churchill ». Montréal, Editions Beauchemin, 1945. 19 cm. 440 pp.

Nous n'avons pas à dirimer ici la soi-disant *question historique* agitée dans ce livre avec les plus bruyants roulements de tambour. De fait, il

s'agit simplement d'un modeste embryon de tractations diplomatiques, et — selon la version officielle du gouvernement britannique — M. Rougier était mandaté par le seul Weygand. En tout cas, que le titre du document ait été effacé par M. Louis Rougier lui-même ou par un autre, ce titre n'existe plus, et dès lors, toutes les rodomontades du dit Rougier ne pourront en rien fortifier son livre sonore et creux.

Du point de vue de la chronique mondaine des nombreux réfugiés français en Amérique du Nord, je signale le chapitre VII, pages 177-211. Il fournira ample matière à glaner pour les amateurs de scandales, de médisances ou de potins déformants.

André Diotte

R. P. Prosper Baudot, S. J. — « Le bréviaire des vies souffrantes ». Ottawa, 1945. 16 cm. 148 pp.

De multiples demandes ont fait réimprimer chez nous ce vade-mecum consolateur de la souffrance sous toutes ses formes. Comme le notait l'auteur lui-même, « ce n'est pas ici un traité à lire d'une lecture continue. Ce sont plutôt des pensées à méditer selon la page que Dieu place sous les yeux » (p. 3). Je recommande ce *bréviaire* à ceux qui souffrent comme à tous ceux qui s'intéressent aux souffrants et comprennent ou désirent mieux comprendre le dynamisme divin de la douleur quand elle est unie à la Croix de Jésus.

A. Papillon, O. P.

R. P. Raoul Plus, S. J. — « Comment toujours prier ». Montréal, Granger, 1945. 19 cm. 118 pp.

Le même — « Comment bien prier ». Montréal, Granger, 1945. 19 cm. 158 pp.

Deux réimpressions qui sont les très bienvenues puisqu'elles permettront d'étendre encore le bien opéré par la méditation de ces deux opuscules dans nos divers milieux canadiens.

Albert Lacroix

R. P. François Charmot, S. J. — « Présence mariale ». Montréal, Granger, 1945. 18.5 cm. 208 pp.

L'édition originale (Paris, Spes, 1938) a été recensée par moi-même dans la *Revue dominicaine* de décembre 1938, p 269. On me dispensera de revenir ici sur ce livre très répandu. Sa réimpression à Montréal, après celle de *Notre-Dame dans ma vie* du P. Bernadot, est tout à l'honneur de la piété mariale au Canada.

A. Papillon, O. P.

J. Guibert, P. S. S. — « Le caractère ». Montréal, Granger, 1945. 19 cm. 154 pp.

La classification des tempéraments ici prônée et détaillée est depuis longtemps abandonnée par les savants. Mais en vertu d'une vitesse patiemment acquise, à la sulpicienne, ce livret continuera encore quelque temps sa course, en particulier dans les milieux férus d'un traditionalisme plus tenace qu'éclairé.

Les considérations morales et spirituelles de feu M. Guibert gardent toute leur valeur d'édification. Pourquoi l'éditeur montréalais n'aurait-il pas invité tel membre canadien de la Société de Saint-Sulpice, spécialiste en ce domaine, à reviser l'exposé de notre constitution physico-psychologique ?

André Diotte

Béatrice Clément — « Sainte Bernadette de Lourdes ». Montréal, Granger, 1945. 19.5 cm. 112 pp.

L'idée est charmante, et la présentation des plus agréables. Nous ne tenons pas ici un chef-d'œuvre de la littérature enfantine. Ni de la littérature religieuse pour enfants. Mais l'ensemble ne déplaira point, et, surtout, il fera du bien. Le récit est un peu trop facilement écrit. Ce que le ton complète ou corrige dans la conversation manque à la lecture.

Jacques Boileau

Hélène Iswolsky — « Au temps de la lumière ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1945. 19.5 cm. 264 pp.

Cet ouvrage a d'abord été publié en anglais, voici trois ans. La maison Longmans, Green de Toronto nous l'ayant adressé, j'en ai fait le compte rendu dans la R. D. de novembre 1942, p. 254. Par les soins de S. Beaulieu, en voici une élégante adaptation française qui a éliminé plusieurs passages dépassés par les événements et ajouté un bref épilogue sur le mouvement social catholique en France depuis la libération d'août 1944. Un beau livre. Sa lecture amènera-t-elle certains laurentiens obtus et boudeurs à une plus exacte compréhension de l'âme française ?

A. Papillon, O. P.

Emma Calvé — « Sous tous les ciels, j'ai chanté... » Montréal, Editions Variétés, 1945. 18.5 cm. 300 pp.

Le témoignage d'une cantatrice de talent sous les ciels d'Europe et d'Amérique (y compris Montréal, p. 191). Ses dicts sont simplement ceux d'une femme du monde. Ils en possèdent la finesse. Ils en ont aussi la portée restreinte.

André Diotte

Pierre Mac Orlan — « Le quai des brumes ». Montréal, Parizeau, 1945. 19 cm. 224 pp.

Ce livre du romancier parisien connu appartient à une sorte de dilettantisme psychanalytique plutôt dissolvant. L'adaptation qui en a été faite au cinéma a su pallier habilement les défauts les plus agaçants. Ici, nous nous trouvons à chopper sur un récit déconcertant par son amoralisme et sur un style souvent terne, parfois nauséabond.

Jacques Boileau

Paul Jourde — « Chitalpur, terre du passé ». Montréal, Parizeau, 1945. 19 cm. 216 pp.

Encore l'Inde. Une vingtaine de tableautins, où l'auteur fait preuve d'un tact subtil pour discerner le menu fait caractéristique, le détail topique qui, par son caractère évocateur, dispensera de longs développements. Dommage que le style tende, ici et là, au *brillanté*.

Où M. Jourde a-t-il pris que le fait de joindre les mains dans un geste d'imploration « fut sans doute importé d'Orient par le Galiléen » ? (p. 24).

Jacques Boileau

E. Aubert de la Rüe — « Saint-Pierre et Miquelon ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1944. 19.5 cm. 264 pp.

Huitième volume de la collection *France forever*. Il nous offre une étude d'ensemble sur la dernière enclave de la France dans les eaux nord-américaines. Rien n'est omis : géologie, géographie, flore et faune, histoire, linguistique, industrie. L'ensemble fournit à la fois un modèle excellent de monographie et un remarquable instrument d'information.

Une riche illustration documentaire accompagne le texte.

Yves Filfe

Walter Lippmann — « La politique étrangère des Etats-Unis ». New-York, Ed. de la Maison Française, 1944. 18.5 cm. 260 pp.

On connaît l'auteur, son passé de conseiller et d'écrivain politique, ses espoirs et ses échecs. Dans le présent ouvrage, après un panorama du dix-neuvième siècle, il examine la politique étrangère de son pays depuis 1898 jusqu'à maintenant. C'est un témoignage à recueillir et à retenir, même si on le voulait souvent plus sobre et, surtout, plus objectif.

André Diotte

Raymond Aron — « L'homme contre les tyrans ». New-York, Editions de la Maison Française, 1944. 20 cm. 404 pp.

Georges Gurvitch — « La déclaration des droits sociaux ». New-York, Editions de la Maison Française, 1944. 20 cm. 192 pp.

Voici les volumes 6 et 7 de la collection *Civilisation* fondée par Son Exc. M. Jacques Maritain.

Ces deux ouvrages rassemblent un grand nombre de très utiles informations de doctrine sociale et de faits historiques. Ils contiennent des pages pleines de sagesse et de mesure tendant à l'harmonieuse union du légitime amour de la patrie et de l'amour de la juste paix. Leurs chapitres, fatalement un peu compacts, sont intéressants et rédigés dans un style alerte. Mais c'est grand dommage que les deux auteurs ne tiennent pas un compte plus *vital* de la pensée et de la réalisation chrétiennes dans la structure de la société.

Jacques Boileau

Yves Simon — « Par delà l'expérience du désespoir ». Montréal, Parizeau, 1945. 19.5 cm. 228 pp.

M. Yves Simon a réuni dans ce volume trois études sur : la conquête de la liberté dans la vie quotidienne ; les sources secrètes du succès de l'idéologie raciste ; le pessimisme et la philosophie du progrès. Elles contiennent des vérités dures et opportunes, dites avec un courage certain. Tel ou tel trait pourra frapper plus fort que juste. Mais l'auteur est chrétiennement soucieux de n'exagérer ou de ne dévier ni à gauche ni à droite, mais de motiver chacun de ses dires en toute rectitude de vérité rationnelle et morale, comme de sens catholique.

André Diotte

Jacques Maritain — « Principes d'une politique humaniste ». New-York, Editions de la Maison Française, 1944. 19 cm. 236 pp.

Recueil de cinq études, parues et reparues, en français ou en anglais, dans divers périodiques, dont notre *Revue dominicaine* et *Gants du Ciel*. Elles considèrent successivement : la conquête de la liberté ; démocratie et autorité ; l'égalité humaine ; qui est mon prochain ? ; la fin du machiavélisme. Nous remercions de nouveau M. Maritain d'avoir mis en œuvre tant de compréhension persuasive pour soumettre aux principes de la *philosophia perennis* des évolutions temporelles toujours complexes, souvent tragiques.

Yves Filfe

François Mauriac — « Le fleuve de feu ». Montréal, Editions Pascal, 1945. 18.5 cm. 208 pp.

Réimpression canadienne de l'un des premiers romans où Mauriac s'est révélé au grand public dans le style nerveux, imagé, dont il possède la maîtrise. L'on y trouve un écho des voix sensuelles qui ont développé, dans plusieurs livres signés du même nom, leurs prétentions ou leur troublant plaidoyer. On estimera, avec l'écrivain lui-même, que ces misères requièrent, pour être écoutées sans dommage, une oreille pitoyable, mais non pas complaisante. Comme le souligne la fin de ce roman, Mauriac les a laissées pour établir un expressif contraste.

Jacques Boileau

Edgar Poë — « Histoires extraordinaires ». Montréal, Editions Variétés, 1945. 19 cm. 320 pp.

Introduction et traduction de Baudelaire. Jeunes et moins jeunes du Canada français n'auront plus à chercher ailleurs l'édition idéale, établie avec la sobre élégance qui convient et rendue pratique par l'étude minutieuse sur la vie et les œuvres d'Edgar Poë comme par les notes qui éclaircissent les points obscurs.

Jacques Boileau

Ernest Hello — « L'homme ». Montréal, Editions Variétés, 1945. 19 cm. 368 pp.

« La situation actuelle du monde est un mystère. Dans le voisinage de ce mystère, je m'étonne de parler » (p. 9). Ces deux phrases de la préface de Hello à l'édition originale de son livre (Paris 1872) suffiraient à justifier l'à-propos de la présente réimpression. Dommage que les éditeurs montréalais n'aient point conservé ici l'heureux usage qu'ils avaient adopté en des cas semblables, et fait précéder cette édition canadienne d'une brève mais précise et judicieuse introduction.

André Diotte

Mario Duliani — « Deux heures de fou rire ». Montréal, Editions Serge. 1944. 19 cm. 246 pp.

Une des sections s'intitule : *Humour posthume*. Au fait, c'est la collection à peu près entière qui mériterait d'être désignée comme telle. Beaucoup parmi les auteurs de ces « mots drôles » sont morts depuis très longtemps.

André Diotte

Réal Benoit — « Nézon ». Montréal, Parizeau, 1945. 19 cm. 132 pp.

Ce début fait songer plus à un fruit vert qu'à une primeur. De réelles qualités — puissance d'imagination, pittoresque de certains détails — y sont gâtés par l'incohérence de la majeure partie de ces quatorze contes et par une fantaisie stylistique vraiment sans grâce.

André Diotte

Pierre Brodin — « Loti ». Montréal, Parizeau, 1945. 19 cm. 384 pp.

On trouvera d'abord ici la mise en œuvre un peu trop évidente d'un fichier remarquablement fourni. Quelque chose comme une thèse doctorale, gonflée de notes, nourrie de dates, empennée d'une bibliographie exhaustive. Mais il y a plus et mieux. Sur la valeur même de l'œuvre de Julien Viaud, M. Brodin nous renseigne sans contraindre notre jugement. Les principaux thèmes, la méthode de travail, les caractéristiques littéraires, la complète amoralité, l'incoercible besoin de volupté, avec sa conséquence naturelle, l'amertume : tout cela nous est exposé, pièces en mains, avec une information abondante et ordonnée.

André Diotte

LES RECENSIONS DU MOIS...

L'état de grâce, *par le R. P. M.-A. Roy, O. F. M.*	$1.00
L'Action Catholique. Nature et Structures, *par le R. P. Michel Doran, O. P.*	1.25
Les Hypocrites, *par Berthelot Brunet*	1.00
Le Mariage. Précis théologique et canonique, *par l'abbé A. Martin*	1.75
C'est l'aviron qui nous mène, *par l'abbé Albert Tessier*	.25
Pour mieux servir Dieu, *par une Sœur de la Providence*	1.25
Baudelaire et sa mère, *par Albert Feuillerat*	1.25
Elementa Sacræ Liturgiæ, *par l'abbé R. Lesieur*	.75
Le Père Moreau, *par le R. P. A. Legault, C. S. C.*	1.00
Les médisances de Claude Perrin, *par P. Baillargeon*	1.00
Maria de l'hospice, *par Madeleine Grandbois*	1.00
Les caractères, *par Jean de la Bruyère*	1.25
Formation religieuse et méthodes actives, *par le Frère Léon*	.60
Hors des sentiers battus. Méthodologie, *par le Frère Léon* (4 volumes)	2.20
En guettant les ours, *par Vieux Doc*	1.25
Le Survenant, *par Germaine Guévremont*	1.25
Le Sentier couvert, *par Pierre Benoît*	.75
Histoires, légendes, destin, par Pierre Daviault	1.25
Les accords Pétain-Churchill, *par Louis Rougier*	2.00
Le bréviaire des âmes souffrantes, *par le R. P. P. Baudot, S. J.*	.35
Comment toujours prier, *par le R. P. R. Plus, S. J.*	.50
Comment bien prier, *par le R. P. R. Plus, S. J.*	.50
Présence mariale, *par le R. P. F. Charmot, S. J.*	.75
Le caractère, *par l'abbé J. Guibert, P. S. S.*	.50
Sainte Bernadette de Lourdes, *par B. Clément*	.60
Au temps de la Lumière, *par Hélène Iswolsky*	1.50
Sous tous les ciels, j'ai chanté, *par Emma Calvé*	1.50
Le quai des brumes, *par P. Mac Orlan*	1.25
Chitalpur, terre du passé, *par P. Jourde*	1.25
Saint-Pierre et Miquelon, *par E. Aubert de la Rüe*	1.75
La politique étrangère des Etats-Unis, *par Walter Lippmann*	1.50
L'homme contre les tyrans, *par Raymond Aron*	2.25
La déclaration des droits sociaux, *par G. Gurvitch*	1.50
Par delà l'expérience du désespoir, *par Yves Simon*	1.25
Principes d'une politique humaniste, *par Jacques Maritain*	1.50
Le fleuve de feu, *par François Mauriac*	1.00
Histoires extraordinaires, *par Edgar Poë*	1.50
L'homme, *par Ernest Hello*	1.50
Nézon, *par Réal Benoît*	1.00
Loti, *par Pierre Loti*	1.50

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert

Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS CO.
of Canada, Limited

2875, rue CENTRE MONTRÉAL WIlbank 7121

ABONNEZ-VOUS ET FAITES ABONNER VOS AMIS AU QUOTIDIEN

LE DROIT

Au service des Canadiens-Français de l'Ontario et de l'Ouest du Québec depuis plus de 30 ans

98 RUE GEORGES OTTAWA, CAN.

Achète bien
qui achète chez

Dupuis Frères
LIMITEE

Au service du public
depuis 1868

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER — FAIS CE QUE DOIS — Rédacteur en chef : Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE
CANADA $6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00

Zenith INC.

Peinture de haute qualité

•

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. FRontenac 7424

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

ARTHUR GUYOT, ENRG.
1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577
MONTRÉAL

NOS TABERNACLES
SONT EXCLUSIFS EN
MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

•

Tél. DOllard 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau LINGERIE LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

CANADIAN MARGA PRODUCING CO.

Chapelets — Crucifix — Cadres — Articles en bois
Jouets — Cendriers — Poteries — Etc.

Tél. LAncaster 6917 — 33 est, Notre-Dame, Montréal - 1

Deuxième édition — Septième mille

la Science d'aimer



AMOUR – AMITIÉ – BONHEUR

par Paul l'Ermite

« L'amour est le principe de tout, la raison de tout, la Fin de tout ».

« Quand tout croyant, tout catholique aura découvert, vitalement et pour lui-même, qu'à un certain degré de perfection, l'amour est une science, et la science, amour, il aura trouvé la clef de voûte de ce qui manque le plus à l'homme : le sens de l'unité universelle ».

« Chercher hors de l'amour, c'est chercher hors de Dieu, et chercher hors de Dieu, c'est chercher dans les ruines et le néant ».

Table des matières

Préface du R. P. Gabriel-M. Lussier, O. P. — Amour. — Notre loi de nature. — La raison et l'amour. — L'éducation chrétienne de l'amour. — La mission de l'amour. — Les cœurs qui voient Dieu. — L'ordre de l'amour et tout d'abord soi-même... mais comment. — De l'amour de Dieu par-dessus toutes choses. — Amour de Dieu et repos du cœur. — Le rôle du cœur dans la foi.

Amitié. — Ce qu'elle est. — Ses devoirs. — Ses miracles. — L'ineffable ami : Notre-Seigneur.

Bonheur. — Bonheur. — Les recettes. — Illusions et précarité. — Sagesse... et bonheur. — La « folle du logis » et son compagnon le cœur « innombrable ». — Formules vraies du bonheur. — Bonheur de la vertu. — La joie spirituelle. — Le dévouement au prochain. — Le travail. — Le devoir. — Le dernier mot de notre bonheur est en Dieu.

Un volume de 220 pages — Prix : $1.00

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375. AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95. AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Vient de paraître aux Editions du Lévrier

LE LIVRE DU FOYER

Hygiène familiale et sociale

par Mme Georges Boudrias

Licenciée du Collège des Médecins et Chirurgiens
de la Province de Québec

L'auteur de « LES NOUVELLES MAMANS » offre un ouvrage très pratique, très utile à tout individu et des plus complets sur l'anatomie, les premiers soins et l'alimentation rationnelle.

384 pages — 19.5 cm. — Prix : $1.50

Du même auteur : LES NOUVELLES MAMANS — Prix : $0.75

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

NOUVEAUTÉS

La vie et l'œuvre de W. Shakespeare, *par F. Baldensperger*	$2.00
Le livre des 16 histoires favorites	.20
La vie de Pasteur, *par Vallery-Rabot*	3.00
Histoire de Pologne, *par O. Helecki*	2.00
Notre Reine Astrid, *par Louis Wilmet*	1.75
La Russie soviétique, *par P. Francès*	3.00
Rien qu'une nuit, *par M. Du Veuzit*	1.25
Le Bouquet de Saladelles, *par Magali*	1.25
Mère d'Youville, *par Mme A. Ferland-Angers*	2.00
Où l'aube se lève, *par O. Terry*	3.00
La France devant la reconstruction, *par F. Masse*	1.25
Arcane 17, *par A. Breton*	1.75
François, *par A. Valensin*	1.50
Poèmes, *par J. Wahl*	1.50
Napoléon Tremblay, *par A. Graham*	1.50
Hygiène familiale et sociale, *par Mme G. Boudrias*	1.50
Vie de Beethoven, *par E. Herriot*	1.50
Pensées de Blaise Pascal (réimpression)	1.25
Bonheur d'occasion, *par G. Roy* (2 volumes)	3.00
Radio et télévision, *par L. Spencer et R. Jouglet*	1.25
Morice, *par J. Lyman*	.80
Les Vêpres du dimanche et de la Ste Vierge, *par l'abbé P.-E. Théoret*	1.25
Beethoven vie d'un conquérant, *Emil Ludwig*	2.75
Travail d'après-guerre, *par G. Lavoisier*	.90
Cri d'alarme, *par H. Izdebska*	.80
Les années noires, *par P. Phelps-Morand*	.80
Tchaïkovsky, *par A. Gronowicz*	1.25
Chopin, *par A. Gronowicz*	1.25
Paderewski, *par A. Gronowicz*	1.25
Essai sur l'amitié, *par L. Rouzic*	1.25
De Munich à Vichy, *par P. Lazareff*	1.75
Répertoire alphabétique de 10 000 auteurs avec 40 000 de leurs ouvrages qualifiés quant à leur valeur morale, *par G. Sagehomme*	2.50
Summa Theologiæ Moralis, *par H. Merkelbach, O. P.* (3 vol.) La série	10.00
Le mystère des saints Innocents, *par C. Péguy*	1.25
Péguy dans ses plus beaux textes	.25
Comédies et proverbes, *par A. de Musset* (2 volumes)	2.50

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28

95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;
LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL